

LOUIS ASTRUC

LA MARSIHESO

Pouèmo - dramatique prouvençau

EN 3 ATE

(AVEC TRADUCTION FRANÇAISE)

MARSEILLE

LIBRAIRIE LAFFITTE

1, RUE PARADIS, 1.

AVIGNON

J. ROUMANILLE, LIBRAIRE

19, RUE SAINT-AGRICOL, 19

1 8 8 2

L1060 (X)

256

6-0

AB6589

LA MARSIHESO

DU MÊME AUTEUR :

chez J. ROUMANILLE

et dans les principales Librairies :

MOUN ALBUM

PORTRAITS MÉRIDIONAUX

*Ansèume Mathieu — G. Borel — Felis Gras — Rosa Bordas —
Albert Arnavielo — Suchet — Aubanèu — Buisson di Tistet
— Mistrau — Amy — Louis Roumiéux — Lazarino Daniel —
Tavan — Antòni Regnier — Aguste Fourès — Leountino
Goirand — P. Gaussen — Gelu — Ed. Marsal — Ièu.*

LI MEDAIOUN

NOUVEAUX PORTRAITS MÉRIDIONAUX

*Bonaparte Wyse—Roso—A. Roumaniho—J.-B. Gaut—L'Ange
Faudrin — de Berlu Perussis — Moutte — F. Vidau —
C. de Vilonovo— J. Roumaniho — Frizet — Jan Monné —
A. Verdot — M. Bourrelly — Martin. de Nimes — V. Liéu-
taud — R. Marcelin — M. Girard — Anfos Miquèu — La
Felibresso dóu Cauloun — A.-B. Crousihat.*

DEUX PLAQUETTES, 1 fr. ; par la Poste, 1 fr. 20.

LOUIS ASTRUC

LA MARSIHESO

Pouèmo - dramatique prouvençau

EN 3 ATE

(AVEC TRADUCTION FRANÇAISE)

MARSEILLE
LIBRAIRIE LAFFITTE
1, RUE PARADIS, 1.

AVIGNON
J. ROUMANILLE, LIBRAIRE
19, RUE SAINT-AGRICOL, 19

1 8 8 2

A U

GENERAU GUYON-VERNIÉ



*Enterin qu'au soulèu de la terro africano
Lusisson lis uiau de vosto espaso, iéu
Me repasse d'antan li terribli chavano
Trounant sus moun païs e li raconte i fiéu.*

*E dins moun souveni me remembras CHABANO
Cridant lou noum de Franço i rebelle, i catiéu,
E vène à la valour, vène counsacra JANO,
L'amo de ma patriò ispirado de Diéu.*

*Generau, lou sôudard es l'istourian grave
Qu'emé l'espaso escriéu dins lou libre di brave,
Afourtissènt l'istòri en signant de soun sang;*

*Lou pouèto es sôudard, éu, di joïo e di larmo:
Aparo la vertu, canto lis esclat sant...*

*A vous **La Marsiheso**: es mi premiéris armo!*

LOUIS ASTRUC.

A U

GÉNÉRAL GUYON-VERNIER

Tandis qu'au soleil de la terre africaine luisent les éclairs de votre épée, je me repasse d'autrefois les terribles orages grondant sur mon pays et je les raconte aux fils.

Et dans mon souvenir vous me rappelez CHABANNES criant le nom de France aux rebelles, aux mauvais, et je viens à la valeur, je viens consacrer JEANNE, l'âme de ma patrie inspirée de Dieu.

Général, le soldat c'est le grave historien qui écrit avec l'épée dans le livre des braves, affirmant l'histoire en signant de son sang ;

*Le poète, lui, est soldat des joies et des larmes : il défend la vertu, chante les saints éclats... A vous **La Marseillaise** : voilà mes premières armes!*

LOUIS ASTRUC.

Marseille, Avril 1882.

PERSOUNAGE

ROUNCIVAU.

ROUMAN, fiéu de Rouncivau.

JANO, fiho de Rouncivau.

GENEROUS, calignaire de Jano.

MARTO, sorre de Generous e amigo de Jano.

Lou Marescau de CHABANO.

Lou duque de CARCE.

Lou Counestable de BOURBOUN.

Lou Marqués de PESCAIRE.

Ouficié e sôudard francés, espagnòu e alemand; ome dôu pople
e jouvènt.

Marsiho, 1524.

PERSONNAGES

RONCIVAL.

ROMAN, fils de Roncival.

JEANNE, fille de Roncival.

GÉNÉREUX, fiancé de Jeanne.

MARTHE, sœur de Généreux et amie de Jeanne.

Le maréchal de CHABANNES.

Le duc de CARCES.

Le connétable de BOURBON.

Le marquis de PESCARA.

Officiers et soldats français, espagnols et allemands ; hommes
du peuple, jeunes gens.

Marseille, 1524.

A T E P R E M I È

Intérieur de l'oustau de Rouncivau. — Salo esclarado feblamen. —
Dos porto dins lou founs. — A drecho e à gaucho uno fenèstro.

SCÈNO PREMIERO

ROUNCIVAU, ROUMAN, GENEROUS, OME DÔU POPEL DE TOUT
AGE, JANO acouidado à la fenèstro de drecho.

ROUNCIVAU

Ami, s'es vist anieue treva coume de glàri
De faci d'espagnòu autour de nòsti bàrri,
Espion de Carle-Quint, bèn digne de Bourbon,
Que vènon de-segur coumta nòsti canoun,
Que vènon estudia coume pèr la famino
Nous poudrien prèndre, o bèn ounte metran de mino.
Acò m'esplico clar qu'un suprème pregit
Se mitouno à-delai au camp que vòu regi,
Mai sounjas que pèr grand que sigue dis Espagno
Lou rèi Carle cinquen, tant grand que d'Alemagno
Tèn perèu la courouno e lou globe, i'a plus aut
Aquèu que tèn lou mounde e counfound li catau.
Em'aquéu i'a lou dre qu'en soubeiran mestrejo,
I'a dins lou dre : Patrio ! à mort li bando irejo
Que volon nous rauba l'antico liberta !... —
Aquèu mandè soun fièu sublime qu'es esta
Pèr noste afranquimen clavela coume un laire.

ACTE PREMIER

Intérieur de la maison de Roncival. — Salle éclairée faiblement. — Deux portes dans le fond. — A droite et à gauche une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

RONCIVAL, ROMAN, GÉNÉREUX, HOMMES DU PEUPLE DE TOUT AGE, JEANNE accoudée à la fenêtre de droite.

RONCIVAL

Amis, cette nuit on a vu rôder comme des spectres, des faces espagnoles autour de nos remparts, espions de Charles-Quint, bien dignes de Bourbon, qui viennent assurément compter nos canons, qui viennent étudier comment par la famine ils pourraient nous prendre, ou bien l'endroit qu'ils mineront. Cela m'explique clairement qu'un suprême projet se prépare là-bas au camp qui veut régir, mais songez que pour grand que soit le roi des Espagnes Charles cinquième, — si grand qu'il tient également la couronne et le globe d'Allemagne, — il y a plus haut celui qui tient le monde et confond les tyrans. Avec celui-là est le droit qui commande en souverain. Dans le droit il y a : Patrie ! A mort les bandes irrascibles qui veulent nous ravir l'antique liberté ! .. — Celui-là envoya son fils sublime qui fut pour notre affranchissement crucifié comme un larron.

Ami, juren eici paire, espous, fiéu e fraire
Que pèr la liberta coume éu saupren mourì
Se lou dre 's pas proun fort. La crous ounte a peri.
Reçaupe nosto fe.

(Presènto soun pougard en lou tenènt pèr la pouncho.)

Juren!

UN OME DÓU POPLÉ

Espous e paire,
Fiéu e fraire, juran d'aluencha l'usurpaire ;
Juran subre la crous de nous garda fidèu
Au païs se pèr éu anan pas au toubèu !

ROUNCIVAU

A Francés premié soul nòsti cor, nòstis amo
Diéu perdounè lou traite amount se nòsti lamo
L'acipon!

(S'assèto.)

A Rouman.

Aro, enfant, deque sables de nòu ?
I'a quauque mouvemen fa pèr lis Espagnòu ?
Parlo.

ROUMAN

Paire, i'a rèn senoun qu'uno bregado
Dóu marquès de Pescaire es estado embrigado
Aièr souto moun fiò...

Amis, jurons ici, pères, époux, fils et frères, que pour la liberté comme lui nous saurons mourir si le droit n'est pas assez fort. Que la croix où il a péri reçoive notre foi.

(Il présente son poignard en le tenant par la pointe.)

Jurons.

UN HOMME DU PEUPLE

Epoux et pères, fils et frères, nous jurons d'éloigner l'usurpateur ; nous jurons de demeurer fidèles au pays si pour lui nous n'allons pas au tombeau !

RONCIVAL

A François-Premier seul nos cœurs et nos âmes. Que Dieu pardonne au traître, là-haut, si nos lames l'atteignent !

(Il s'assied)

A Roman.

Maintenant, enfant, que sais-tu de nouveau ? Y a-t-il quelque mouvement fait par les Espagnols ? Parle.

ROMAN

Père, il n'y a rien, sinon qu'une brigade du marquis de Pescara a été massacrée hier sous mon feu . . .

ROUNCIVAU

Malurous !

ROUMAN

Dequé i'a ?

Me paréis rên de mau : la Porto-Julia
Despièi aièr fai ciblo, es d'aqui que ma bando
A fa jouga soun fiò ; se l'enemi s'alando
Pèr aquéu rode alor sara lou darriè cop :
La tourre Santo-Paulo aclapo tout acò.
I'ai douna' supausa que campan à la Porto
En escoundènt la Tourre aquéu poun que fai forto
Nosto armado.

ROUNCIVAU

(Reflectis.)

Ah !... Bèn.

(A Generous)

Tu, dequé i'a Generous ?

GENEROUS

Ai pres aièr de-niuc don Sancho Santo-Crous,
Comte de Vaubarés em'un paure minable.
Lou segnour espagnòu venié dóu counestable
Carga d'uno missioun, l'ai vist prèndre de plan ;
A pas perdu de tèms car rèsto plus de blanc
Subre soun pergamin. Es un di capitani
Dóu counestable...

ROUNCIVAU

E l'autre, un de si sòudard ?

RONCIVAL

Malheureux !

ROMAN

Qu'y a-t-il ? Rien ne me paraît fâcheux : la Porte-Julia depuis hier forme cible, c'est de là que ma bande a fait jouer son feu ; si l'ennemi s'engage vers ce lieu, alors ce sera le dernier coup : la tour Sainte-Paule ensevelit tout. Je lui ai laissé supposer que nous campons à la Porte en cachant la Tour, ce point qui rend forte notre armée.

RONCIVAL

(Il réfléchit).

Ah !... Bien.

(A Généreux)

Toi, Généreux, qu'y a-t-il ?

GÉNÉREUX

J'ai pris hier à la nuit don Sanche Santa-Cruz, comte de Vaubarez, ainsi qu'un pauvre mendiant. Le seigneur espagnol venait chargé par le connétable d'une mission, je l'ai vu lever des plans ; il n'a pas perdu du temps car il ne reste plus de blanc sur son parchemin. C'est un des capitaines du connétable...

RONCIVAL

Et l'autre, un de ses soldats ?

GENEROUS

Nàni,

Ero un napoultan que parlavo fort mau.

ROUNCIVAU

Que parlavo fort mau ?

GENEROUS

Dise que proun o pau

La lengo lou geinavo.

ROUNCIVAU

E dequ'as fa dóu comte ?

GENEROUS

Lou du de Carce au camp lou gardo pèr soun comte.

ROUNCIVAU

Bèn. Ounte as embarra lou gus napoultan ?

GENEROUS

L'ai lacha qu'es pulèu feniant que laire.

ROUNCIVAU (irrita)

Autant

Valié, crese, liéura lou païs à don Sancho,
Uno gardo d'ounour ié faire, e dins sa mancho
Te metre pèr avé 'n coumandamen ! Valié
Autant dire à soun rèi de t'arma chivalié
E veni chaupina, de-mie dins si cabalo,
Li làni de toun brès emé ti tràiti balo ! —

GÉNÉREUX

Non, c'était un napolitain qui parlait fort mal.

RONCIVAL

Qui parlait fort mal ?

GÉNÉREUX

Je veux dire que peu ou prou la langue le gênait.

RONCIVAL

Et qu'as-tu fait du comte ?

GÉNÉREUX

Le duc de Carces au camp le garde pour son compte.

RONCIVAL

Bien. Où as-tu enfermé le gueux napolitain ?

GÉNÉREUX

Je l'ai relâché car il est plutôt fainéant que malfaiteur.

RONCIVAL (irrité)

Autant valait, je crois, livrer le pays à don Sanche, lui faire une garde d'honneur et te mettre dans ses grâces pour avoir un commandement ! Autant valait dire à son roi de t'armer chevalier et venir déchirer, associé à ses cabales, les langes de ton berceau avec tes balles perfides ! —

(Jano s'es avansado.)

E tu vai à dous pas de la mort, o Rouman,
Pèr troumpa l'enemi qu'arribara deman
Plus savènt que nous-autre. . Es segur un divèndre
Que sies na !

GENEROUS

Que falie n'en faire dounc ?

ROUNCIVAU

Lou pèndre.

I négri groupatas sa lengo aurié servi,
E noun pas à Bourbonn, lou feloun, l'enemi !

(Intro lou duque de Carce enmantela e grand capèu sus lis iue. Coume vèn
d'intra un dis ome l'aléu'o de soun mantèu.)

SCÈNO II

LI MEME, LOU DUQUE DE CARCE

LOU DUQUE

Bràvis ome emé Diéu sigués e qu'emé Franço
Sigue lou Diéu dóu dre que douno l'esperanço !
Rediguen : Esperanço e liberta !

(Rouncivau se lèvo. — Jano tourno vers la fenèstro.)

(Jeanne s'est approchée.)

Et toi, va à deux pas de la mort, ô Roman, pour tromper l'ennemi qui demain arrivera plus savant que nous-mêmes... C'est sans doute un vendredi que tu es né!

GÉNÉREUX

Que fallait-il donc en faire ?

RONCIVAL

Le pendre. Sa langue aurait servi aux noirs corbeaux et non à Bourbon, le félon, l'ennemi !

(Entre le duc de Carces enveloppé dans un manteau, grand chapeau sur les yeux. Comme il vient d'entrer un des hommes le débarrasse de son manteau

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DUC DE CARCES

LE DUC

Braves hommes, avec Dieu soyez et qu'avec France soit le Dieu du droit qui donne l'espérance ! Redisons :
Espérance et liberté !

(Roncival se lève. — Jeanne retourne vers la fenêtre.)

ROUNCIVAU

Toujour.

Aquéu mot es necit coume lou lum au jour,
Duque. Arribas, sai-que, 'mé d'ordre, de nouvello ?

LOU DUQUE

Ai l'un e l'autre escri d'aquelo man fidelo
De noste marescau de Chabano. Un assaut
Que vai tout decida dèu deman, Rouncivau,
Estre douna. Bourboun mounto deja si tèsto
E vòu tout empourta dins aquelo batèsto.
Sang e fiò! semblarié soun mot de passo, tant
Lou dis e lou redis entre si capitan.
Adounc, deman...

ROUNCIVAU (lou desroumpènt)

Plus bas, duque, i'a mai d'auriho
Dedins un renegat que de cor.

LOU DUQUE

Lou cèu briho,

Alin mando lis iue vers li bàrri, veiras
L'espaventau uman que mete sout lou nas
Dis espioun.

(Rouncivau s'avanso de la fenèstro de gauch, la duerb e requiéulo coume
esfraia.)

ROUNCIVAU

Oh!

LOU DUQUE

Parai qu'aurié'n fameux courage

RONCIVAL

Toujours. Ce mot est nécessaire comme la lumière au jour, duc. Vous arrivez, n'est-ce pas, avec des ordres, des nouvelles ?

LE DUC

J'ai l'un et l'autre écrits de cette main fidèle de notre maréchal de Chabannes. Un assaut qui va décider de tout, doit, Roncival, être donné demain. Bourbon excite déjà les têtes et veut tout emporter dans cette bataille. Sang et feu ! semblerait son mot de passe, tant il le dit et le redit parmi ses capitaines. Donc, demain....

RONCIVAL (l'interrompant)

Plus bas, duc, il y a plus d'oreille dans un rénégat que de cœur.

LE DUC

Le ciel brille, plonge les yeux là-bas vers les remparts, tu verras l'épouvantail humain que je mets sous le nez des espions.

{Roncival s'approche de la fenêtre de gauche, l'ouvre et recule comme effrayé,}

RONCIVAL

Oh !

LE DUC

N'est-ce pas qu'il aurait un fameux courage celui

Lou qu'en vesènt acò voudrié dóu roumeirage
Se metre en espionnant autour d'aquest oustau ?

ROUNCIVAU

Sus ma fe !

(S'avanso mai de la fenèstro.)

Dous, tres, cinq, vue, nòu ! I'a rèn de tau.

A Generous

Vène veire. Pamens i 'avié bèn uno plaço
Pèr lou napoulitan ! . . .

LOU DUQUE

Adounc, deman, aurasso !

Aurasso ! siguen dre pèr sousteni l'assaut,
Sian Francés, restaren Francés.

ROUNCIVAU

E Prouvençau !

TOUTI

Vivo Franço e Prouvènço !

LOU DUQUE

Aparas la bressolo

En aparant l'oustau ; au jour d'uei que tremolo ?
Es l'oustau, es la Franço, apountelen nous-ié
Coume d'un mounumen aquéli fort pilié
Que s'aubouron sevère en gardant la courouno.
E veirés, mis ami, veirés, fiéri coulouno,
Dins l'oustau triouñfant la Prouvènço, lou brès,

qui voyant cela, voudrait se mêler à la fête en espionnant autour de cette maison ?

RONCIVAL

Par ma foi !

(Il s'approche de nouveau de la fenêtre).

Deux, trois, cinq, huit, neuf ! Il n'est rien de tel.

(A Généreux)

Viens voir. Pourtant il y avait bien une place pour le napolitain !...

LE DUC

Donc, demain, vent terrible ! Soyons debout pour soutenir l'assaut, nous sommes Français, nous resterons Français.

RONCIVAL

Et Provençaux !

TOUS

Vivent France et Provence ?

LE DUC

On défend le berceau en défendant la maison ; aujourd'hui qu'est-ce qui est ébranlé ? C'est la maison, c'est la France, accotons-nous y comme d'un monument ces forts piliers qui s'élèvent sévères , soutenant la corniche. Et vous verrez, mes amis, vous verrez, fières colonnes, dans la maison triomphante la Provence, le

Souto de ridèu nòu, sout de ridèu qu'aurès
Vous-àutri, sis enfant, brouda 'mé vòsti lanço
En bravant milo fes la mort. Prouvènço et Franço :
Se pòu pas parla d'uno en leissant l'autro. — Aro ai
A vous dire qu'encaro este matin i rai
Dis estello vendrés au camp à Santo-Paulo.
Adessias lis ami !

(S'enmantello e sort.)

SCÈNO III

LI MEME, mens LOU DUQUE.

ROUNCIVAU à Rouman et à Generous

Déu duque li paraulo
Dison proun que deman ié vai avé de sang.
Dins un moumen sigués 'mé vòstis ome au camp.

(S'envan sus un signe.) Se parlant à-n-éu-meme

E tu, vai, Rouncivau, vèire se rèn s'aubouro
Sus la mar, Diéu d'abord que te douno dos ouro
Vuei.

(Vai sourti quand Jano s'avanso)

JANO

Paire à vosto enfant, pèr que s'endourme lèu
Dounas uno caresso.

ROUNCIVAU

Oh ! vène clar soulèu !
Qu'esgaiejes toujours l'autouno de ma vido !

(l'embrasso)

berceau, sous des rideaux renouvelés, sous des rideaux que vous aurez vous autres, ses enfants, brodés avec vos lances en bravant mille fois la mort. Provence et France : on ne saurait nommer l'une sans l'autre. — J'ai maintenant à vous dire que ce matin encore, aux rayons des étoiles vous viendrez au camp à Sainte-Paule. Adieu, les amis !

(Il met son manteau et sort.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins LE DUC.

RONCIVAL à Roman et à Généreux

Du duc les paroles disent suffisamment que demain il y aura du sang. Soyez dans un moment au camp avec vos hommes.

(Sur un signe ils se retirent.) Se parlant à lui-même

Et toi, va, Roncival, voir si rien ne se lève sur la mer, puisque Dieu t'accorde deux heures aujourd'hui.

(Il va sortir lorsque Jeanne s'avance.)

JEANNE

Père, pour que votre enfant s'endorme vite, donnez-lui une caresse.

RONCIVAL

Oh ! viens clair soleil qui égaries incessamment l'automne de ma vie !

(Il l'embrasse.)

Enfant, perdouno-lou toun paire se t'oublido
De-fes. Ah ! se sabiés ! moun cor, moun paure cor
A tant besoun sus tu de veja soun desbord ;
Moun cor qu'es tout amour aro dèu d'ahiranço
S'empli pèr l'enemi que coussejo la Franço,
E la Franço emé tu dèu parteja l'amour
Que soulo aviés lou dre de prèndre, mai lou jour
De noste afranquimen sono, o ma fiho amado,
E la patrio alor, la patrio sauvado
Me dira : — Gramaci ! ta Jano amo-la bèn
Pèr ié rèndre l'amour que ié raubère, e rèn
Desseparara plus nòsti dous cor.

(L'embrasso mai.)

Soumiho

En pas, raivo lis ange, o moun ange ! o ma fiho !

(Sort.)

JANO, lou seguis dis iue tendramen.

O moun bon paire !

(Generous intro e s'avanso douçamenet vers Jano.)

SCÈNO IV

JANO E GENEROUS

GENEROUS

O Jano !

JANO, esfraiado.

Ah ! vous eici !...

Enfant, pardonne à ton père s'il t'oublie parfois. Ah ! si tu savais ! mon cœur, mon pauvre cœur a tant besoin de verser sur toi son effusion ; mon cœur qui est tout amour doit maintenant s'emplir de haine pour l'ennemi qui persécute la France, et la France avec toi doit partager l'amour que seule tu avais le droit de prendre, mais le jour de notre affranchissement sonne ô ma fille aimée, et la patrie alors, la patrie sauvée me dira : — Merci ! ta Jeanne aime-la bien afin de lui rendre l'amour que je lui avais — et rien ne séparera plus nos deux cœurs.

(Il l'embrasse de nouveau.)

Sommeille en paix, rêve les anges, ô mon ange, ô ma fille !

(Il sort.)

JEANNE, le suivant des yeux avec tendresse.

O mon bon père !

(Généreux entre et s'avance doucement vers Jeanne.)

SCÈNE IV

JEANNE et GÉNÉREUX

GÉNÉREUX

O Jeanne !

JEANNE, effrayée.

Ah ! vous ici !...

GENEROUS, s'aplantant

Mai vai

Vène pas dins la niue pèr t'adurre l'esfrai ;
Crègne rèn, moun amour es pur coume toun amo.
T'ame, t'ame bèn trop pèr coucha la calamo
Que l'inoucènci fai à toun cor ; t'ame tant
Que pèr garda ta pas iéu dounariéu moun sang.
Rasseguro-te dounc, o ma Jano, o ma belle !

JANO, revengudo.

Merci.

GENEROUS

Pèr lou païs lou chaple nous apello,
Qu saup ? deman à-niue belèu aura la mort
Plega li ciho à tant de valènt e de fort ;
Aquest vèspre belèu doublaran nòsti bàrri
De si cors estendu li jóuini voulountàri !
Amour roumpu, bonur cauca souto li pèd
De l'ambicioun d'un rèi ! Ni pieta, ni respèt
Counèis la fantasié d'un tiran. La naturo
Emé si bèlli niue, 'mé si cansoun tant puro
Dóu riéu qu'eternamen poutounejo li flour ;
La mar que dins soun sen amago li coulour
Dóu cèu tout souleious vo plen de milo estello ;
L'aucèu que dins lou nis bequeto sa femello ;
Li mout souto la nèu fernissènt de plesi
Coume souto l'alèn de sa migo, à lesi,
L'amant béu l'esperanço, o Jano, o douço Jano,
Tout acò, tout acò sufis à Diéu, mai vano
Aquéli causo soun pèr un ome. Oh ! li rèi !

GÉNÉREUX, s'arrêtant.

Mais va, je ne viens pas dans la nuit pour t'apporter l'effroi ; ne crains rien, mon amour est pur comme ton âme. Je t'aime, je t'aime trop fort pour chasser la paix que l'innocence donne à ton cœur ; je t'aime tant que pour conserver ta quiétude je donnerais mon sang. Rassure-toi donc, ô ma Jeanne, ô mon amie !

JEANNE, remise.

Merci.

GÉNÉREUX

Pour le pays le massacre nous appelle, qui sait ? demain à la nuit peut-être la mort aura fermé les yeux à bien des vaillants et des forts ; ce soir peut-être nos jeunes volontaires doubleront nos remparts de leurs corps étendus ! Amour brisé, bonheur foulé aux pieds de l'ambition d'un roi ! Ni pitié, ni respect ne connaît la fantaisie d'un tyran. La nature avec ses belles nuits, avec ses chansons si pures du ruisseau qui baise éternellement les fleurs ; la mer qui dans son sein renferme les couleurs du ciel tout ensoleillé ou plein de mille étoiles ; l'oiseau qui dans le nid becquette sa femelle ; les monts sous la neige frémissant de plaisir comme sous l'haleine de son amie, à loisir, l'amant boit l'espérance, ô Jeanne, ô douce Jeanne, tout cela, oui, tout cela suffit à Dieu, mais vaines sont ces choses pour un homme. Oh ! les rois !

Diéu i'a douna 'n reiaume, an pas proun, o desrei !
E ié douno un empèri. Alor ié fau lou mounde ;
Alor pèr sadoula soun apétis inmounde
Ié fau milo bonur de milo cor jouvènt ;
Coume en virouiejant la pousse sout lou vèn
Se counfound, à sa voues pregit e primovèro
S'esvanon, mai lou rèi aura tres pan de terro
De mai dins sis estat !

(Pauso.)

Jano, belèu deman
Farai bârri de car... Un poutoun sur ta man ! —
Sabes, is enfantoun dison lis evangéli
E l'esperit dóu mau, e lou malur luen d'éli
Passon. Rèn qu'un poutoun me pourtara bonur,
Mi labro gardaran aquéu recounfort pur.

(Jano i'abandouno sa man)

O Jano, digo-me que m'ames que, vincèire,
Posque me presenta davans toun paire e crèire
Enfin au bonur franc sus nosto terro.

JANO

Ami,

T'ame, lou sabes bèn ; nòsti cor soun uni
Deja pèr lou besoun d'uni nòsti pensado ;
Sabes qu'au meme oustau nòsti bresso bressado
Pèr ta maire o la miéu se counfoundien tant bèn
Que te cresien l'enfant de ma maire li gènt
E iéu la fiho de la tiéu. L'ouro darriero
Noun pòu dounc nous trouva separa, mi preiero
De-vèspre e de-matin lou demandon à Diéu.

Dieu leur a donné un royaume, ils n'en ont pas assez, ô dérision ! et il leur donne un empire. Alors, c'est le monde qu'il leur faut ; alors pour assouvir leur immonde appétit, il leur faut mille bonheurs de mille jeunes cœurs ; comme en tournoyant la poussière sous le vent se disperse, à leur voix projets et printemps s'évanouissent, mais le roi aura trois emfans de terre de plus dans ses états.

(Une pause).

Jeanne, demain peut-être ferai-je rempart de chair... Un baiser sur ta main ! — Tu sais, aux petits enfans on dit les évangiles (1) et l'esprit du mal et le malheur passent loin d'eux. Rien qu'un baiser me portera bonheur, mes lèvres conserveront ce pur confort.

(Jeanne lui abandonne sa main.)

O Jeanne, dis-moi que tu m'aimes afin que, vainqueur, je puisse me présenter devant ton père et croire enfin au bonheur sans mélange sur notre terre.

JEANNE

Ami, je t'aime, tu le sais bien ; nos cœurs sont unis déjà par le besoin d'unir nos pensées ; tu sais que sous le même toit nos berceaux balancés par ta mère ou la mienne se confondaient si bien que les gens te croyaient l'enfant de ma mère et moi la fille de la tienne. L'heure dernière ne peut donc nous trouver séparés, mes prières le demandent à Dieu le soir et le matin.

(1) Voir aux notes.

GENEROUS

Oh! moun cor dins toun cor pren sa fisango. Adieu.
Saren vitourious; as entendu, Marsiho,
Que vòu toun sauvamen aquelo jouino fiho!

(Sort. — Jano lou regardo parti pièi s'envai pèr l'autro porto.)

La Tourre Santo-Paulo. — Camp d'ou Marescau de Chabano. —
Tèms en tèms passon en se crouasant dous s'oudard arma d'arquebuso.
— Es niue; vers la fin de l'ate lou jour arribo.

SCÈNO V

LOU MARESCAU DE CHABANO, LOU DUQUE DE CARCE,
ÓUFICIÉ E SÓUDARD

LOU MARESCAU

Messiés, ai de Bourbonn reçu lou darrié mot :
Se rendès pas li clau de Marsiho, ai fa vot,
M'a di, de canouna jusqu'à ço que la vilo
Arribe d'esperelo, en atitudo vilo,
Nous saluda' cha tros de si négri rampart.

LOU DUQUE

Coume de fièr Samsoun, mourriguen doune, s'oudard.
Que la vilo en toumbant, sus li Filistin roumpe!
Lou duque de Bourbonn se vòu li clau, li croumpe

GÉNÉREUX

Oh ! mon cœur dans ton cœur est confiant. Adieu. Nous serons victorieux ; tu as entendu, Marseille, que cette jeune fille veut ton salut !

(Il sort. — Jeanne le regarde partir puis s'en va par l'autre porte.)

La Tour Sainte-Paule. — Camp du maréchal de Chabannes. — Par moments deux soldats armés d'arquebuses, passent en se croisant. — Il est nuit ; vers la fin de l'acte le jour arrive.

SCÈNE V

LE MARÉCHAL DE CHABANNES, LE DUC DE CARCES,
OFFICIERS ET SOLDATS

LE MARÉCHAL

Messieurs, j'ai de Bourbon reçu le dernier mot : Si vous ne rendez pas les clés de Marseille, j'ai juré, m'a-t-il dit, de cañonner jusqu'à ce que la ville vienne d'elle-même, avilie, nous saluer par chaque débris de ses noirs remparts.

LE DUC

En fiers Samsons, mourons donc, soldats. Que la ville en tombant sur les Philistins s'éroule ! Si le duc de Bourbon veut les clés, qu'il les achète en venant les chercher dans le sang le plus chaud ! A vous nos épées.

En venènt li cerca dins lou sang lou plus caud !
A vous nòstis espaso.

LOU MARESCAU

A Diéu.

LOU DUQUE

E, marescau,

A la ciéuta lou dre.

(Arribon Rouncivau, Rouman, Generous e si troupo.)

SCÈNO VI

LI MEME, ROUNCIVAU, ROUMAN, GENEROUS. — OME D'ARMO.

ROUNCIVAU, saludo et s'avanso vers lou Marescau.

Nòstis armo lusisson

Coume l'espèr dedins nòsti cor. Se legisson
Li mot : Pas, Liberta, dins l'auriolo que fan
Si rai. De liberta, de pas Marsiho a fam,
E prouteitour li fiéu, lis espous e li paire
S'aubouron pèr li sorre, e li femo, e li maire !
Mounsen, à vosto voues lis armo van chapla,
Lis armo que soun nostro e nautre à vous. Parla.
Fiho di Fouceien, Marsiho rèn t'esgalo,
Sorre de Roumo e de Cartago la rivalo
Rèn pòu te profunda, sèmpre mountes plus aut
En regreiant que mai à través lis assaut.

LE MARÉCHAL

A Dieu.

LE DUC

Et, maréchal, à la cité le droit.

(Arrivent Roncival, Roman, Gónéreux et leurs troupes.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, RONCIVAL, ROMAN, GENÉREUX. —
HOMMES D'ARMES.

RONCIVAL, saluant et s'avançant vers le Maréchal.

Nos armes brillent comme l'espoir dans nos cœurs. On lit les mots : Paix, Liberté, dans l'auréole que font leurs rayons. De liberté, de paix Marseille a faim, et protecteurs, les fils, les époux et les pères se lèvent pour les sœurs, et les femmes et les mères ! Monseigneur, à votre voix les armes vont massacrer, les armes qui sont à nous, et nous à vous. Parlez. Fille des Phocéens, Marseille, tu es sans pareille, sœur de Rome et rivale de Carthage (1) rien ne peut t'anéantir, tu montes sans cesse en regermant toujours à travers les assauts, et par les nuits d'été

(1) Voir aux notes.

E pèr li niue d'estiéu quand siavo te regardes
Dintre ta claro mar, res se pènsò que gardes
Dedins toun souveni tant de fièr tremoulun.
Jùli-Cesar fuguè toun ami — ço qu'es lun
D'un vincèire — e leissè ta liberta sacrado.
Ah ! m'an nourri di fat d'aquelo vilo amado !
E lis aujòu n'an vist de bourroulo e de tron
D'ounte sourtien toujours en relevant lou front
En triouñflaire. Atolfo avié mes tout en cèndre,
L'empèri di rouman poudié pas mai descèndre,
Vers li Gaulés Atolfo arribo e vèn subran
Metre lou sèti eici. Jamai desesperant
Lou pople, sus la voues dóu cònte Bounifàci,
Se lèvo e l'ènnemi toumbo souto sa fàci.
Après milo espravant, après milo coumbat
Ounte jamai Marsiho uno ouro a sucoumba,
Lou vincèire di Got, di Visigot, vincèire
Di Bourguignoun, Clouvis lou rèi di Franc, vèn sèire
Parmèi nautre, e soumés recouñèissen si lèi.
O Carlos ! qu sies, tu ? responde-nous, o rèi !
Sies-ti Jùli-Cesar ? o bèn aquel Ercule,
Atolfo ? o bèn sies-ti Clouvis, pèr que t'embule
L'ambicioun coume acò ? Sounjo que i'a qu'un Franc .
Que nous a mestreja pèr qu'un jour s'aubourant
Marsiho, au rèi Francés, apounde uno vitòri
A Marignan !...

(Pauso).

lorsque, paisible, tu te mires dans ta claire mer, nul ne se doute que tu gardes le souvenir de tant de fiers tremblements. Jules-César fut ton ami — ce qui est loin d'un vainqueur — et respecta ta liberté sacrée. Ah ! on m'a nourri des fastes de cette ville aimée ! et les ancêtres en ont vu des troubles et des vacarmes d'où ils sortaient toujours le front haut en triomphateurs. Atolphe avait mis tout en cendres, l'empire des romains ne pouvait pas descendre plus bas, vers les Gaulois Atolphe arrive et vient soudain mettre le siège ici. Ne désespérant jamais, le peuple, à la voix du comte Boniface se lève et l'ennemi tombe sous ses yeux. Après mille épouvantes, après mille combats dans lesquels jamais Marseille n'a succombé une heure, le vainqueur des Goths, des Visigoths, le vainqueur des Bourguignons, Clovis le roi des Francs, vient siéger parmi nous, et soumis nous reconnaissons ses lois. O Carlos, qui es-tu ? réponds-nous, ô roi ! Es-tu Jules-César ? ou bien cet Hercule, Atolphe ? ou bien es-tu Clovis, pour que l'ambition te trompe ainsi ? Songe qu'il n'y a qu'un Franc qui nous a maîtrisés pour qu'un jour, se levant, Marseille, au roi François, ajoute une victoire à Mari-gnan ! . . .

(Pause).

Segnour, nòstis armo en fa fiòri,
Lou soulèu que li fai lusi 's noste soulèu,
Sian à vous dóu prefouns de noste cor fidèu !

LOU MARESCAU, ié dounant sa man.

Rouncivau, lou païs sus toun ardour ravoio,
Comto pulèu que sus moun armado e ma voio,
Forto e grando pamens coume sa mar. — Soudard,
Retiras-vous, eila floton lis estandard
I coulour patrialo, à soun ombro anas prène
Un moumen de repaus.

(Li troupe se retiron.)

Duque ; Rouncivau vène,
Capitàni, avèn proun nous-àutri de prefa.
Seguissès-me, lou tron que nous susprenque pa.

Sorton. — Jano intro touto treboulado.)

SCÈNO VII

JANO, souleto.

Traite à toun rèi, o duque, e traite à ta patrio,
Mancavo quaucarèn à ti grand fat : li fiho
Acò se pren pulèu qu'uno forto cièuta,
Acò noun se defend en bàrri merleta.
A defaut de Marsiho, aguen la marsiheso,
Lou pople pòu fourni de-ses uno marqueso...
Te troumpaves, Judas, te troumpaves, Bourbon,
La vertu dins lou pople es piègi que canoun
Coumandant lou respèt d'uno liberta santo !
La vertu dins lou pople es noublesso, e milanto

Seigneur, nos armes ont fait florès, le soleil qui les fait briller est notre soleil, nous sommes à vous de tout notre cœur fidèle !

LE MARÉCHAL, lui donnant sa main.

Roncival, le pays sur ton ardeur robuste, compte plutôt que sur mon armée et ma volonté, fortes et grandes pourtant comme sa mer. — Soldats, retirez-vous, là-bas flottent les étendards aux couleurs de la patrie, à leur ombre allez chercher un moment de repos.

(Les troupes se retirent.)

Duc ; Roncival viens, capitaines, nous avons, nous, suffisamment à faire. Suivez-moi, que la bourrasque ne nous surprenne pas.

(Ils sortent. — Jeanne entre toute troublée.)

SCÈNE VII

JEANNE, seule.

Traître à ton roi, ô duc, et traître à ta patrie, il manquait quelque chose à tes hauts faits : les filles cela se prend plus tôt qu'une forte cité, cela ne se défend pas en rempart crénelé. A défaut de Marseille, ayons la marseillaise, le peuple peut parfois fournir une marquise... Tu te trompais, Judas, tu te trompais, Bourbon, la vertu dans le peuple est pire que canon commandant le respect d'une liberté sainte ! La vertu dans le peuple est noblesse et mille royaumes ne sauraient lui faire oublier, comme

Reiaume, coume à tu, noun ié fan óubliða
L'amour de la patriò e la fidelita.
O lache! as pas vergougno? E sies, tu, counestable!
Coume, mascarariés li péu blanc, venerable
D'un paire en ié raubant sa fiho! Ah! s'agis dounc
De n'agué que la grueio ilustrado d'un noum!
Se pòu dounc sout l'abit lusént e 'n noum rounflaire
Metre un cor de bandit emé l'amo d'un laire!
O mascarado! — E tu, don Sancho Santo-Crous,
Sies endigne d'ana mordre de Generous
Li taloun dins la pússo. En espioun te fas prendre,
De ti crime pamens l'espiounage es lou mendre.
Maudi sigue toun mèstre, o comte, e maudi sié
Lou loup abrasama que dins la berjarié
Vèn se faire embarra 'mé l'inoucènto troupo!
Infernau mandadou, l'ounour es nosto roupo
I marsiheso, e pòu boufa lou vènt terrau
Empourtarié pulèu que noste fièr jargau
Nòsti bàrri sevère e nòsti vièii colo.
O Carlos! coume soun eila tis espagnolo?
De se vèndre Bourboun aurié douna lou vanc? —
O paire, o Generous, o moun fraire Rouman,
Es pas proun de vougué sauna vosto patriò
Voudrien enca sauna voste ounour qu'escandiho
Despièi cènt an e mai coume noste soulèu.
Dóu tèms que francamen coume de lioun bèu,
Coume de fièr lioun, mesuras la distànci
Davans tóuti, en despié n'i'a que mourgant lis ànci,
Vènon coume de serp gratant à voste entour
Soun vèntre pèr lou sòu à l'ouero out tout èi sour!
Diéu juste que toun iue 's tant prefouns que dardaio

à toi, l'amour de la patrie et la fidélité. — Lâche, n'as-tu point de honte? et tu es connétable! Comment, tu souillerais les cheveux blancs d'un père vénérable en lui enlevant sa fille! Ah! il s'agit donc de n'avoir que l'écorce illustre d'un nom! On peut donc sous l'habit brodé et un nom sonore mettre un cœur de bandit avec l'âme d'un voleur! ô mascarade! — Et toi, don Sanche Santa-Cruz, tu es indigne de mordre les talons de Généreux dans la poussière. Tu te fais prendre en espion, cependant l'espionnage est le moindre de tes crimes. Maudit soit ton maître, ô comte, et maudit soit le loup affamé qui dans la bergerie vient se faire enfermer avec l'innocente troupe! Mandataire infernal, l'honneur est notre manteau à nous autres marseillaises, et le vent-terral peut souffler, il emporterait plutôt que notre fier manteau nos sévères remparts et nos vieilles montagnes. O Carlos, comment sont elles là-bas, tes espagnoles? De se vendre, Bourbon aurait-il donné l'élan? — O mon père, ô Généreux, ô mon frère Roman! ce n'est point assez de vouloir saigner votre patrie, ils voudraient encore saigner votre honneur qui resplendit depuis plus de cent ans comme notre soleil. Tandis que loyalement, tels que de beaux et fiers lions, vous mesurez la distance devant tous, il en est qui, morgant le remords, viennent autour de vous, rampant comme des serpents à l'heure où tout est sombre! Dieu juste dont l'œil si profond rayonne jusque dans les cœurs, Dieu

Enjusquo dins li cor, Diéu juste di bataio,
Saupras, tu, mesura lou cor de ti sujèt
E lou cor di cifèr ; as amount à ti pèd
Ma maire e tóuti dous vous partejarés l'obro :
Viharas sus ti fiéu escrachant la coulôbro,
Elo, subre sa fiho enaurant la vertu...
Ma maire, digo à Diéu ço que mande vers tu !

(Toumbo à geinoun, la faci dins li man, quand intro Marto. — Jano se relèvo
lestamen.)

SCÈNO VIII

J A N O E M A R T O

MARTO

O douço amigo, o Jano, a mis iue pos escoundre
Ta faci treboulado e ti plour, mai counfoundre
Moun cor toun amistanço, amigo, noun lou pòu.
Vène d'ausi ta youes... vole saupre... la pòu
M'encadeno la lengo e pode plus qu'entèndre...
Quet malastre te poun ? dequé t'aribo ? atèndre
Es pèr iéu lou martire e noun pos à ta sor
Enleva lou bonur de parteja toun sort...
Soufres ? vole souffri ; quand autre-tèms, galoio,
Me disiyés ti plesi partejave ta joio...
La vido, lou sabèn, balanso entre l'afan
E la felecita, mai l'un e l'autro, enfant,
An la counsoulacioun que li regis : la peno
E lou bonur trop fort tuion. Lou tèms s'abeno
Dins li rire e li plour ; sachen rire e ploura

juste des batailles, tu sauras, toi, mesurer le cœur de tes sujets et celui des démons; là-haut, à tes pieds est ma mère, et tous deux vous partagerez l'œuvre: tu veilleras sur tes fils écrasant la couleuvre, elle, sur sa fille exaltant la vertu... Ma mère, dis à Dieu ce que j'envoie vers toi!

(Elle tombe à genoux, le visage dans les mains, quand entre Marthe. —
Jeanne se relève vivement.)

SCÈNE VIII

JEANNE et MARTHE

MARTHE

O douce amie, ô Jeanne, tu peux cacher à mes yeux ta face troublée et tes pleurs, mais confondre mon cœur ton amitié, amie, ne le peut pas. Je viens d'entendre ta voix... je veux savoir... la crainte enchaîne ma langue et je ne puis plus qu'écouter... Quel malheur t'atteint? que t'arrive-t-il? attendre est pour moi le martyre et tu ne dois enlever à ta sœur le bonheur de partager ton sort... Tu souffres? je veux souffrir; quand autrefois, joyeuse, tu me racontais tes plaisirs, je partageais ta joie... La vie, nous le savons, se balance entre la peine et la félicité, mais l'une et l'autre, enfant, ont la consolation qui les pondère: la peine et le bonheur trop forts tuent. Le temps s'use dans les rires et les larmes; sachons rire et pleurer en mêlant nos âmes!

En mesclant nòstis amo !

JANO

He ! coume l'embarra
Dins iéu s'aviéu de mau emé tis iue de sorre,
O Marto ! Ai rèn encuei segur que me maucore,
Es toun amour pèr iéu que s'esfraio soulet.

MARTO

Oh ! que nàni . . .

JANO

Segur.

MARTO

Oh ! que nàni ; voulé
Ansindo me troumpa, noun es de tu, ma Jano,
Ço que provo de-mai qu'es fort toun mau.

JANO

Engano.

Se reclamave à Diéu, ófensariéu soun noun
Tant siéu countènto vuei.

MARTO

T'ai trovado à geinoun
Pamens en arribant.

JANO, suspresso, pièi se ravisant.

Ah ! . . . Fasiéu ma preiero ;
Gramaciave lou cèu dóu bonur que sus terro

JEANNE

Eh ! comment le cacher en moi, si je souffrais, à tes yeux de sœur, ô Marthe ! Je n'ai rien bien sûr qui m'inquiète aujourd'hui, c'est ton amour pour moi qui s'effraie seul.

MARTHE

Oh ! que nenni...

JEANNE

Vrai.

MARTHE

Oh ! que nenni ; vouloir ainsi me tromper n'est point digne de toi, ma Jeanne, ce qui prouve davantage que ton mal est profond.

JEANNE

Erreur. Si je me plaignais à Dieu j'offenserais son nom tant je suis contente aujourd'hui.

MARTHE

Je t'ai pourtant trouvée à genoux en arrivant.

JEANNE, surprise, puis se ravisant.

Ah !... Je faisais ma prière ; je remerciais le ciel du bonheur que sur terre il envoie comme un torrent.

Mando coume un tourrènt.

MARTO

Eli plour qu'as seca
Subito en me vesènt, es-ti de plour enca
De joio ?

JANO

Oh ! se sabiés, de-fes, ma bono Marto,
Ai d'aquéli vesioun que ma resoun s'esvarto :
Vesiéu ma maire morto e ié parlave e noun
Elo me respoundié ; ié cridave moun noum
E ma voues s'es virado en senglut quand l'ai visto
S'auboura dins li niéu sènso un mot . . .

(Tournamai se cuerb la faci pièi repren en plourant:)

O, siéu tristo ;

A la fin perdequé te l'escoundriéu à tu ?
Siéu tristo . . .

MARTO

E lou sabiéu, rèn pòu m'èstre escoundu,
Lou veses, de ço que dins tu se passo, amigo ;
Conto-me ti segren, li charmarai ; oh ! digo
A ta sorre, à ta Marto acò que fai ploura
Ti bèus iue.

JANO

Marto, noun jamai se charmara
L'escorno que m'an facho. Oh ! se sabiés, es orre !
Quand dins moun pensamen uno passo demore,

MARTHE

Et les pleurs que tu as séchés soudain en me voyant, sont-ce encore des larmes de joie ?

JEANNE

Oh ! si tu savais, parfois, ma bonne Marthe, j'ai de ces visions qui égarent ma raison : je voyais ma mère morte et je lui parlais et elle ne me répondait pas ; je lui criais mon nom et ma voix s'est changée en sanglots lorsque je l'ai vue s'élever dans les nuages sans un mot. .

(Elle se couvre de nouveau le visage, puis reprend en pleurant :)

Oui, je suis triste ; à la fin pourquoi te le cacherais-je ? Je suis triste . . .

MARTHE

Et je le savais, rien ne peut m'être caché, tu le vois, de ce qui se passe en toi, amie ; raconte-moi tes chagrins, je les charmerai ; oh ! dis à ta sœur, à ta Marthe, ce qui fait pleurer tes beaux yeux.

JEANNE

Marthe, jamais on ne charmera l'insulte que l'on m'a faite. Oh ! si tu savais, c'est horrible ! Quand dans mes pensers je demeure un moment, je crois être damnée et

*

Crese que siéu danado e que se vai l'infèr
Durbi souto mi pèd. Podes avé soufèrt,
I'a de dóuci doulour: la miéu me fai vergougno.
Pamens sus lou camin coume empacha l'ibrougno
De vous bóumi dessus? Pamens à través champ
Coume empacha lou dai que leisso en roundejant
L'abiho à voste front!... Mai ai-ti sus la caro
Quaucarèn que permet l'insulto que mascaro?
E mis iue toujour mut se sarien óublida
En counvidant un ome à la temerita?...
Que malurouso siéu! Quant d'ouro abouminablo
Aquesto vido comto! Oh! qu'en rèn siéu coupablo
Digo, digo-me lou, Marto!

MARTO

Abauco bèn lèu

Ti plour e ti soucit qu'éisagères belèu.
Un ange coume tu noun dèu avé cregnènço.
Que de Diéu; dis uman agues proun d'inchaiènço
Pèr pa 'usi li mesprés.

JANO

Aviéu lis iue vers Diéu,
Countemplave lou cèu, quand vese davans iéu
Un segnour magnifique. Avié moustacho fino
E negro coume jais, e taio mistoulino
Dins un courset brihant de velout e d'argènt.
Susprés de moun esfrai, dins noste parla gènt
Me dis: « Madamisello, aquelo pòu l'escuse,
Mai n'es pa 'n coumplimen pèr iéu, e me refuse
De crèire que tant fort fague pòu en quaucun.

que l'enfer va s'ouvrir sous mes pieds. Tu peux avoir souffert, il est de douces douleurs : la mienne me fait honte. Cependant, sur la route comment empêcher l'homme ivre de vous vomir dessus ? Cependant, à travers champs, comment éviter le dard que l'abeille en voltigeant laisse à votre front ? .. Mais sur mon visage y a-t-il quelque chose permettant l'insulte flétrissante ? et mes yeux sans cesse muets se seraient-ils oubliés en engageant un homme à la témérité ? ... Que je suis malheureuse ! Combien d'heures abominables compte cette vie ! Oh ! que je ne suis coupable en rien, dis-le moi, Marthe, dis-le moi !

MARTHE

Calme bien vite tes pleurs et tes soucis que tu exagères peut-être. Un ange comme toi ne doit avoir crainte que de Dieu ; sois assez insouciant des humains pour ne pas écouter leurs mépris.

JEANNE

J'avais les yeux vers Dieu, je contemplais le ciel, quand je vois devant moi un seigneur magnifique. Il avait moustache fine et noire comme j'ai, et taille mignonne dans un brillant corselet de velours et d'argent. Surpris de mon effroi, il me dit dans notre charmante langue : — « Mademoiselle, j'excuse cette frayeur, mais voilà qui n'est pas un compliment pour moi, et je ne veux pas croire que si fort j'épouvante quelqu'un. Allez, remettez-

Anas, remetés-vous, nàutri manjan degun
Bèn qu'espagnòu, sujèt de Carle-Quint. . . » Me sèmblo
Entèndre enca li mot d'aquel ome qu'assèmbo
'mé tant de front la voues angelico à-n-un cor
Inferne. Un pau passa moun esglàri tant fort,
M'avanse : — « Acusas n'en, moussu, que la feblesso
D'uno fiho, ié fau, que n'a que la simplesso
Pèr gouvèr; se vous ai fa 'no óufènso un moumen,
Perdounas. » — « Coume! iéu endigne que l'alén
Que vous baiso me touque! Oh! iéu que déuriéu m'estre
Prousterna 'vòsti pèd pèr amor de moun mèstre
Que vous amo e peréu pèr la grando bèuta
Que cencho voste front de fiero majesta!
Coume! iéu souffririéu uno soumessioun talo,
Iéu voste presounié, voste esclau! Rèn n'esgalo
Vosto grand moudestio! — Entendèn voste noum
Jusquo dins noste camp : lou duque de Bourbon
Noun sai coume es tounba fôu d'amour pèr vous, Jano,
La vitòri d'un cor pèr éu es tout, s'evano
A voste souveni tout trioumfic sanglant.
Escoutas, éu es fort, vous sias bello, assemblant
Tóuti dous vòsti doun, Marsiho rèsto franco ;
Eu es fort, escoutas, subre vosto man blanco
Un poutoun pòu sauva Marsiho de l'óublit
Que lou fiò dóu vincèire estènd. Es tant poulit
Voste picòt païs, soun tant bello si fiho,
Es tantsuau soun èr perfuma de cacio,
Que noun voudrés jita dins lou fiò lou païs,
Que noun voudrés liéura vòsti sorre au peris,
Que noun voudrés senti lou sang dedins voste aire.
En aquesto ouro avès tout ço que fau pèr faire

vous, nous ne mangeons personne bien qu'espagnols, sujets de Charles-Quint. . . » Il me semble entendre encore les mots de cet homme qui joint avec autant d'assurance la voix angélique à un cœur infernal. Ma peur si forte un peu passée je m'avance : — « N'accusez, monsieur, que la faiblesse d'une fille, lui dis-je, qui n'a que la simplicité pour guide ; si un moment je vous ai fait offense, pardonnez. » — « Comment ! moi indigne d'être touché par la brise qui vous baise ! Oh ! moi qui aurais dû me prosterner à vos pieds de la part de mon maître qui vous aime et aussi pour la grande beauté qui couronne votre front de fière majesté ! Comment ! moi souffrir une telle soumission, moi votre prisonnier, votre esclave ! — Rien n'égale votre modestie ! — Nous entendons votre nom jusque dans notre camp : le duc de Bourbon, j'ignore comment, est tombé fou d'amour pour vous, Jeanne ; la victoire d'un cœur est tout pour lui, à votre souvenir tout triomphe sanglant s'évanouit. Ecoutez, il est fort, vous êtes belle, rassemblant tous les deux vos dons, Marseille reste franche ; il est fort, écoutez, sur votre blanche main un baiser peut sauver Marseille de l'oubli qu'étend le feu du vainqueur. Il est si joli votre petit pays, si belles sont ses jeunes filles, son air parfumé de *cassies* est si suave, que vous ne voudrez pas jeter le pays dans le feu, que vous ne voudrez pas livrer vos sœurs au péril, que vous ne voudrez pas sentir le sang dans votre atmosphère. A cette heure vous avez tout ce qu'il faut pour faire

La plueio o lou bèu tèms, e tout acò tant grand,
Pouderouso lou tèn vosto pichouno man !...
Plus qu'un mot. Siéu eici tout à voste service,
Vous leisse, à... quand voudrés ; mai que voste caprice
Eiçò desvelle en res : demande d'à-geinoun
Ço que vendrié cerca la bouco di canoun... »

MARTO

L'infame ! E qu'es qu'as di ?

JANO

Me siéu estavanido,
Equand siéu revengudo à iéu s'èro esvalido
Aquelo ombro d'infèr. Anave crida quand
Mis auriho an fresi di darrié mot 'nsucant...

MARTO

Sabes lou noum d'aquel espagnòu ?

JANO

Lou raconte
De Generous dis qu'es Sancho Santo-Crous, comte
De Vaubarès. Es éu que l'a fa presounié.

MARTO

Moun fraire ?

JANO

O.

MARTO

Bèu bon Diéu ! em'acò noun poudié

la pluie ou le beau temps, et tout cela si grand, votre petite main le tient en souveraine !... Plus qu'un mot : Je suis ici tout à votre service, je vous laisse, à... votre loisir ; mais qu'à personne votre caprice ne dévoile ceci : je demande à genoux ce que viendrait chercher la bouche des canons... »

MARTHE

L'infâme ! Et qu'as-tu répondu ?

JEANNE

Je me suis évanouie, et quand j'ai repris mes sens, cette ombre d'enfer avait fui. J'allais crier, lorsque mes oreilles ont frémi des derniers mots accablants...

MARTHE

Sais-tu le nom de cet espagnol ?

JEANNE

D'après Généreux c'est Sanche Santa-Cruz, comte de Vaubarez. C'est lui qui l'a fait prisonnier.

MARTHE

Mon frère ?

JEANNE

Oui.

MARTHE

Mais, mon Dieu, ne pouvait-il donc pas en faire le

N'en faire lou festin de quauco tartarasso
En lou penjant bèn aut!

(Au founs d'bu teatre passo un ome. — Jano esfraiado pren Marto misteriou-
samen pèr lou bras.)

JANO, bas.

Aquel ome que passo
Eila, regardo-lou... Dièu! tremole... es eila...
Es éu...

MARTO

Eu ?

JANO

O, lou comte.

MARTO, treboulado.

Es aquèu lou comte?... Ah!

(Toumbo dins li bras de Jano atupido. — Lou canoun trono.)



festin de quelque oiseau de proie en le pendant bien haut !

(Il passe un homme au fond du théâtre. — Jeanne effrayée prend mystérieusement le bras de Marthe.)

JEANNE, bas

Cet homme qui passe, là-bas, regarde-le... Dieu ! je tremble... il est là-bas... C'est lui...

MARTHE

Lui ?

JEANNE

Oui, le comte.

MARTHE, troublée.

C'est celui-là le comte?... Ah !

(Elle tombe dans les bras de Jeanne étonnée. — Le canon gronde)

ATE SEGOUND

Uno plaço publico. — Es aqui que camponlis ome de Rouncivau. —
Quand lou ridèu se lèvo un pichot roudelet de jouvènt que s'eiserçon
a tira de l'arquebuso. Enterin arribo dóu founs dóu teatre, sènsò
èstre vist, Generous que lis ousservo.

SCÈNO PREMIERO

LI JOUVÈNT, PIÈI GENEROUS

1^e JOUVÈNT

Vous jogue trento sòu contro un, acò's pas foço,
Qu'amosse Jan à cinq cènt pas.

2^d JOUVÈNT

E'mé la crosso
De moun armo, iéu vole, en jougant meme rèn,
Roumpre li marrits os de l'infame insoulènt
Que vèn de parla 'nsin.

(Se percepito sus l'autre ; li jouvènt li desseparon.)

3ⁿ JOUVÈNT

Pas ! Jan, sies un gimèrri,
Sabes pas plasenta.

ACTE SECOND

Une place publique.— C'est là que campent les hommes de Roncival.
— Au lever du rideau un petit groupe de jeunes gens s'exerçant au tir de l'arquebuse. Cependant arrive du fond du théâtre Généreux qui les observe sans être vu.

SCÈNE PREMIÈRE

LES JEUNES GENS, PUIS GÉNÉREUX

1^{er} JEUNE HOMME

Je parie trente sols contre un, ce n'est pas beaucoup, d'éteindre Jean à cinq cents pas.

2^{me} JEUNE HOMME

Et moi avec la crosse de mon arme, je veux, en ne pariant rien du tout, rompre les mauvais os de l'infâme insolent qui vient de parler ainsi.

(Il se précipite sur l'autre; les jeunes gens les séparent.)

3^{me} JEUNE HOMME

Paix ! Jean, tu es un imbécile, tu ne sais pas plaisanter.

2^a JOUVÈNT

Coume ! aquéu Fiéu-de-férri
Eici vendrié pausa 'n Manjo-enclume, e m'acò
Es iéu qu'ai tort toujours ? Es pèr lou darrié cop
Que passe au vermenoun si pudènti bavado,
E que se n'en rapelle.

1^e JOUVÈNT

A geinoun, cambarado,
Prousternas-vous davans Tout-de-nèr lou famous !
Eh bèn ! boulegas pas ?

3^a JOUVÈNT

Leissas-nous tóuti dous
La pas. Meritarias tóuti dous lis ensàrri.
Counservas vòsti tron pèr quand sarés i bàrri.

1^e JOUVÈNT

Bèn parla ! — Vagon-s'en dins la mar se nega
Li jóuinis abesti que sabon pas jouga.
Charren en esperant lis ordre de Chabano.

3^a JOUVÈNT

Nous as coumença 'ièr sus l'amigo de Jano
Uno istòri, déurriés nous n'en dire la fin.

1^e JOUVÈNT

Veici, basto n'aguen un moumen de-matin . .

3^a JOUVÈNT

Adounc, dissiés aièr, qu'as rescountra Martouno

2^{me} JEUNE HOMME

Hé quoi ! ce *Fil-de-fer* viendrait poser ici en *Mange-enclume* (1), et en somme c'est moi qui ai toujours tort ? C'est pour la dernière fois que je tolère au vermisseau sa puante bave, et qu'il se le rappelle.

1^{er} JEUNE HOMME

A genoux, camarades, prosternez-vous devant *Tout-de-nerf* le fameux ! Eh bien ! vous ne bougez pas ?

3^{me} JEUNE HOMME

Laissez-nous tous les deux la paix. Tous les deux vous méritez le bât. Gardez vos foudres pour quand vous serez aux remparts.

1^{er} JEUNE HOMME

Bien dit ! — Qu'ils aillent dans la mer se noyer les jeunes idiots qui ignorent la plaisanterie. Causons en attendant les ordres de Chabannes.

3^{me} JEUNE HOMME

Tu nous as commencé hier une histoire sur l'amie de Jeanne, tu devrais nous en dire la fin.

1^{er} JEUNE HOMME

Voici, pourvu que nous ayons un moment ce matin...

3^{me} JEUNE HOMME

Adoncques, hier tu disais avoir rencontré Marthonne

(1) Voir aux notes.

En coumpagno dóu bèu Sauvaire...

(Generous, toujours sènso èstre vist di jouvènt, s'avanso pèr mies escouta.)

1^o JOUVÈNT

E la pichouno

De n'èstre mau à l'aise avié segur pas l'èr.

E, de Diéu ! se tenien de pròchi.

2^d JOUVÈNT, à despart.

O laido serp !

Quand pos plus i'ana 'mé li man, te desdaumages

En i'anant 'mé la lengo.

(Au 1^o jouvènt.)

Aqui ço que ramages

Dis rèn, e provo rèn que sies un mau-parlant.

1^o JOUVÈNT

D'abord parle pa 'tu. Se parle dóu galant

E de la Marto ansin, es qu'ai de que n'en dire.

2^d JOUVÈNT

E se barjaves pas, souffriés lou martire !

1^o JOUVÈNT

Se tenien dounc de pròchi, acò segur dis rèn,

Mai quand lis ai plus vist, ai ausi quaucarèn

Qu'es vengu 'n tremoulant mouri dins moun auriho,

E pièi de moun cousta, quand souleto, la fiho,

S'es entournado, avié lis iue de-vers lou sòu,

E, sa gauto enroutado e bello coume un sòu,

Marcavo claramen li labro de Sauvaire...

en compagnie du beau Sauveur...

(Généreux, toujours inaperçu des jeunes gens, s'avance pour mieux écouter.)

1^{er} JEUNE HOMME

Et la petite n'avait assurément pas l'air d'en être gênée.
Et, pardieu! ils se serraient de près...

2^e JEUNE HOMME, à part.

O vilain serpent! Quand tu ne peux plus y aller avec
les mains, tu te dédommages en y allant avec la langue.

(Au 1^{er} jeune homme.)

Ce que tu rabâches là ne dit rien et ne prouve rien, sinon
que tu es un médisant.

1^{er} JEUNE HOMME

D'abord je ne te parle pas. Si je parle de la sorte du
galant et de la Marthe, c'est que j'ai de quoi en dire.

2^{me} JEUNE HOMME

Et si tu ne déblatérais pas tu souffrirais le martyre!

1^{er} JEUNE HOMME

Ils se serraient donc de près, cela, certainement ne dit
rien, mais lorsque je ne les ai plus vus, j'ai ouï quelque
chose qui en tremblant est venu mourir dans mon oreille,
et puis, quand seule, la fillette est retournée de mon côté,
elle avait les yeux baissés, et sa joue enflammée et belle
comme un soleil, dénonçait clairement les lèvres de Sau-
veur...

3ⁿ JOUVÈNT

Lou cop es poulidet. — Mai tu que de tout caire
Aprènes quaucarèn : Sauvaire, d'ounte sort ?
L'avian jamai tant vist ; marco bèn, parèis fort.
Vautri, lou counèissias ? iéu es d'esto semano
Que lou counèisse.

UN JOUVÈNT

A bias e caro catalano . . .
A l'èr d'un estrangié, pamens parlo fort bèn
Nosto lengo.

1^e JOUVÈNT

Ai ausi dire qu'es un aupen,
D'autre dien qu'es d'à-z-Ais ; pèr iéu m'agrado gaire,
E voudriéu que siguèsse espagnòu.

3ⁿ JOUVÈNT

Perqué faire ?

1^e JOUVÈNT

Pèr vous moustra coumé se manejo un fusiéu.

(Passo Sauvaire au founs dóu teatre, regardo un moumen li jouvènt e
disparèis. — Generous descènd vitamen sus lou davans de la scèno e se
trouvo au bèu-mitan di jouvènt espanta.

3^{me} JEUNE HOMME

L'aventure est charmante. — Mais toi qui de tous côtés apprends quelque chose : Sauveur, d'où sort-il ? Nous ne le connaissons nullement ; il présente bien et paraît fort. Le connaissiez-vous vous autres ? Moi, c'est cette semaine seulement que je l'ai connu.

UN JEUNE HOMME

Il a les manières et la face d'un catalan. Il a l'air étranger, néanmoins il parle fort bien notre langue.

1^{er} JEUNE HOMME

J'ai oui dire qu'il est alpin, d'autres prétendent qu'il est aixois ; quant à moi, il ne me convient guère, et je voudrais qu'il fût espagnol.

3^{me} JEUNE HOMME

Pourquoi faire ?

1^{er} JEUNE HOMME

Pour vous montrer comment on manie un fusil.

(Au fond du théâtre passe Sauveur qui regarde un moment les jeunes gens et disparaît. — Généreux descend vivement sur le devant de la scène et se trouve au milieu des jeunes gens étonnés.)

GENEROUS

Despachas-vous. Voulès uno leiçoun de iéu ?
Quau me prèsto de vous uno armo ?

(Pren uno arquebuso i man d'ou premié vengu, viso dins la coulisso vers
la direicioun que vèn de prène Sauvaire, pièi pauso soun armo.)

N'es pancaro
Proun luen la ciblo ; anen, requiéulo, mai, encaro,
A nous-àutri nous fau de cop espetaclous ;
Lis aiglo prènon pas li mousco e Generous
Sort d'un brès qu'a douna li provo de l'adrèisso.
Quand à moun rèire pènsè uno fièrta se drèisso
Coume ges dins moun cor, car moun rèire à si pèd
Vegùè la coupo que di Conse reçaupè
En guierdoun de sa forço i jo de l'aubarèsto :
Uno coupo d'argènt de sièis ounço e d'ou rèsto
De la valour de tres flourin e passo. Ai pièi
Moun paire que fuguè dous an elegi rèi
Emé soun arquebuso au papagai fatalo.

(Regardo dins la coulisso)

Ounte es moun papagai à iéu ? Oh ! lèu davalo
Afoudra. N'aurai pas uno coupo d'argènt,
Sarai pas rèi, qu'enchau ! taus ounour acò 's rèn
A cousta de l'ounour que gardo la famiho,
A cousta de l'ounour que gardo la patriò !
Fai toun obro, fusiéu, pèr Marto e Rouncivau !
Rouncivau, dins lou sang vau escafa lou mau

GÉNÉREUX

Dépêchez-vous. Voulez-vous une leçon de moi?... Qui de vous me prête une arme?

(Il prend une arquebuse aux mains du premier venu, vise dans la coulisse dans la direction que Sauveur vient de prendre, puis repose son arme.)

La cible n'est pas assez loin encore ; allons recule, encore, toujours, à nous autres il nous faut des coups prodigieux ; les aigles n'attrapent pas les mouches, et Généreux sort d'un berceau qui donna les preuves de l'adresse. Quand je pense à mon aïeul, une rare fierté gonfle mon cœur, car mon aïeul à ses pieds vit la coupe qu'il reçut des Consuls (1), en récompense de sa force aux jeux de l'arbalète : une coupe d'argent de six onces et, d'ailleurs, de la valeur de trois florins et plus. Il y a ensuite mon père, qui deux années fut élu roi par son arquebuse au papegai fatale.

(Regardant dans la coulisse.)

Où est mon papegai ? Oh ! vite, tombe foudroyé. Je n'aurai pas une coupe d'argent, je ne serai pas roi, qu'importe ! de tels honneurs ne sont rien à côté de l'honneur qui garde la famille, à côté de l'honneur qui garde la patrie ! Fusil, fais ton œuvre pour Marthe et Roncival ! — Roncival, dans le sang je vais laver le mal que je vous fis en laissant libre l'enfant de Naples, pendant que Roman se battait pour nous. Je tue deux hommes

(1) Voir aux notes.

Que, dóu tèm̄s que Rouman pèr nàutri fasié chaple,
Vous faguère en leissant libre l'enfant de Naple.
Tuie dous ome en tu : pèr li cor creserèu
Es Sauvaire que tuie, e pèr li cor fidèu
Es don Sancho l'espionn, raubaire de vitòri !

(Assèmblo li jouvènt que lou regardon de mai-en-mai atupi, e espaulo.)

Es ansin, mis ami, que mi paire en fa flòri.

(Tiro dins la coulisso. — Dins la luenchour lou canoun trono. — Intro
Rouman)

SCÈNO II

LI MEME, ROUMAN

ROUMAN

Jouvènt, seguissès-me se noun voulès deman
Vous counfoundre permèi l'Espagnòu, l'Alemand ;
Armo au poung, e 'n avans ! Mounsegne de Chabano
En vous espèro, ami. Dins li gràndi chavano
I'a de tron e sarés li tron. — Auto, jouvènt !

(Sorton tóuti. — Marto intro endignado.)

SCÈNO III

MARTO, souleto.

L'infame!... Ome que sias? Coume boufo lou vènt
Mentès vautre ! En neissènt an freta la messorgo

en toi : pour les cœurs crédules c'est Sauveur que je tue
et pour les cœurs fidèles c'est don Sanche l'espion, le
voleur de victoires !

(Il rassemble les jeunes gens qui le regardent de plus en plus étonnés, et
épaule.)

C'est ainsi, mes amis, que mes pères ont brillé.

(Il tire dans la coulisse. — Dans le lointain le canon tonne. — Entre
Roman.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ROMAN

ROMAN

Jeunes gens, suivez-moi si vous ne voulez pas vous con-
fondre demain avec l'Espagnol et l'Allemand ; l'arme au
poing et en avant ! Monseigneur de Chabannes espère en
vous, amis. Dans les grands orages il y a des tonnerres
et vous serez les tonnerres. En avant, jeunesse !

(Tous sortent. — Marthe entre indignée.)

SCÈNE III

MARTHE, seule.

L'infâme !... Hommes qu'avez-vous donc ? Comme le vent
souffle, vous mentez vous autres ! En naissant on a oint
vos lèvres de mensonge et de votre cœur tout s'épanche

Sus vòsti labro e tout de voste cor desgorgo
En engano ! Avès dounc la forço que dóu mau ?
Mai dequé vous a fa la femo, e perché fau
Qu'eternamen siguen vòsti vitimo, nautre ?
S'a de fèu noste cor a tambèn de mèu ; vautre
N'a rèn que d'amaresso. A nous-àutri l'afront,
A vâutri lou plesi, lou desden e lou front !
A nâutri li lagremo, à vâutri li sourire ;
Vâutri sias li bourrèu, nâutri sian li martire ;
Lou rire que d'amour sus vous-autre espelis
En grimace infernalo après countinuis ;
Noste rire d'amour à nâutri, pâuri femô,
S'amosso coume un fiò divin dins li lagremo !
O Sauvaire, o perfide, o tu que dins moun cor
Aviès veja la vido, aro as veja la mort ;
Aro m'as, di tourmen, dubert la sourno draio ;
Grimacejo, vai pos, aro moun amo raio
De mis iue... Dóu tèms que mi labro redisien
Ti paraulo tant douço e que pièi me fasien
Oublida li malur que menaçon Marsiho,
Sènso vergougno, tu, sènso plega li cìho
A-n-uno outro disiyès li mèmi mot poulit
Pèr lou comte d'un autre. Ome, vòu dire : óublit ;
Ome, vòu dire : rèn ; ome, vòu dire : engano !
O moun amant, deja m'ère facho pagano
En t'adourant, mai Diéu m'a rapelado à-n-éu.
Tè moun cor, t'è ma vido, à tu mi jour, moun Diéu.
Comte, t'âisse autant que n'ai ama Sauvaire.
E pamens...

(Pensativo.)

Cerque en van, cherche en van de tout caire

en tromperies ! Vous n'avez donc la force que du mal ? Mais que vous a fait la femme et pourquoi faut-il que nous soyons éternellement vos victimes ? Si notre cœur a du fiel il a aussi du miel ; le vôtre n'a qu'amertume. A nous autres l'affront, à vous autres le plaisir, le dédain et l'effronterie ! A nous les larmes, à vous les sourires ; vous êtes les bourreaux, nous sommes les martyres ; le rire que l'amour fait naître en vous se continue après en grimaces infernales ; notre rire d'amour à nous autres, pauvres femmes, s'éteint comme un feu divin dans les larmes ! O Sauveur, ô perfide, ô toi qui dans mon cœur avais versé la vie, tu as maintenant versé la mort ; maintenant tu m'as ouvert le sombre sentier des tourments ; tu peux grimacer, maintenant mon âme s'échappe par mes yeux... Pendant que mes lèvres redisaient tes paroles si douces et qui me faisaient oublier les malheurs qui menacent Marseille, toi, sans honte sans baisser les paupières, tu disais à une autre les mêmes mots enchanteurs pour le compte d'un autre. Homme, cela veut dire : oubli ; homme, veut dire : rien ; homme, veut dire : mensonge ! O mon amant, déjà je m'étais faite païenne en t'adorant, mais Dieu m'a rappelée à lui. Tiens mon cœur, tiens ma vie, à toi mes jours, ô mon Dieu ! Comte, je te hais autant que j'ai aimé Sauveur. Et pourtant...

(Pensive.)

Je cherche en vain, je cherche en vain de tous côtés

Pèr trouva que Sauvaire a rèn de Santo-Crous :
La memo bello tèsto es bèn à tóuti dous !
O bèu bon Diéu, pieta ! s'es vrai que vous agrado
Lou plourun dis angèlo e dis enamourado,
Prenès jusqu'à moun sang qué toumbo de moun cor...

(Pauso.)

Mai leisses-me l'ama, moun amour es plus fort
Que l'ahiranço, e se me danavias tout-aro
Tout en vous benissènt, éu... l'amariéu encaro !
Perdoun, perdoun, moun Diéu !...

(Intro Jano esfoulissado.)

SCÈNO IV

MARTO E JANO

JANO

Marto, tout es perdu.

Aro meme à mi pèd ai vist toumba dóu du
Li plus bèus ome; ai vist li sòudard de Chabano
Di bàrri prefounda. N'ausez pas la campano
Que plouro ? N'ausez pas aquéu còrus que fan
La voues dóu desespèr e la dóu trioumfant ?
Sentes pas lou malan dins l'èr que nous entourro ?
Veses pas que siéu folo e que moun amo plouro ?
Devines pas la mòrt après lou desounour ?...
Sus li bàrri deja li femo en grand coumbour
Coumbaton à cousta de nòsti valènts ome,
Vène, dins aquéu jour degun fau que s'endrome,
Vène, saupren mouri peréu l'armo à la man,
En toumbant noublamen em'aquéli qu'aman !
Vène...

pour trouver que Sauveur n'a rien de Santa-Cruz : la même belle tête est bien à tous les deux ! O mon Dieu, pitié ! s'il est vrai que les pleurs des anges et des énamourées vous agréent, prenez jusqu'à mon sang qui tombe de mon cœur...

(Pause.)

mais laissez-moi l'aimer, mon amour est plus fort que la haine, et si vous me damniez tout-à-l'heure tout en vous bénissant, lui... je l'aimerais encore ! Pardon, pardon, mon Dieu !

(Jeanne entre affolée.)

SCÈNE IV

MARTHE et JEANNE

JEANNE

Marthe, tout est perdu. Maintenant même à mes pieds j'ai vu tomber du duc les hommes les plus forts ; j'ai vu les soldats de Chabannes précipités des remparts. N'entends-tu pas la cloche qui pleure ? N'entends-tu pas le chœur que font la voix du désespoir et celle du triomphateur ? Ne sens-tu pas le malheur dans l'air qui nous entoure ? Ne vois-tu pas que je suis folle et que mon âme pleure ? Ne devines-tu pas la mort après le déshonneur ?... Sur les remparts déjà les femmes en grande exaltation combattent aux côtés de nos vaillants hommes, viens, en ce jour personne ne doit s'endormir, viens, nous saurons mourir aussi l'arme à la main, en tombant noblement avec ceux que nous aimons ! Viens...

MARTO, lis iue au cèu.

I bàrri m'envau cerca l'etèrno joio
Dins la mort !

(Sorton. — Arribo Generous emé quâuquis ome pourtant un cors inanima.)

SCÈNO V

GENEROUS E SIS OME

GENEROUS

Li darrié, dison, n'an pas li joio ?
Vous asseure iéu qu'avèn li joio eici ;
Quet gibié, queto casso ai facho, o mis ami !
Adusés lou segnour vers iéu que lou countèple...
Noun, lou merito pas. Eu servira d'eisèmple
A-n-aquéli qu'aurien l'idèio, pèr asard,
De se fa dire Jan quand ié dison Cesar. —
Or, dins aquéu regard pèr toujours sènsò flamo,
Dessus aquelo bouco aro e sèmpre en calamo,
A-n-aquéu vestimen marsihés qu'amavias
Recouneissès Sauvaire, e deja pensavias
Qu'èro pèr la ciéuta toumba di premié ? — Nàni,
Dóu duque de Bourbon èro un di capitàni,
Ero espioun emai comte. Es Sancho Santo-Crous,
El'a tout simplamen alounga Generous
Emé soun arquebuso. Aro à Diéu-sias, Sauvaire,
Avèn d'un autre las encaro proun à faire.

(Sorton après avé pausa lou cors de Santo-Crous dins un cantoun retira dóu
teatre. — Coume an sourti, Jano intro.)

MARTHE, les yeux au ciel.

Aux remparts je vais chercher l'éternelle joie dans la mort !

(Elles sortent. — Généreux et quelques hommes arrivent portant un corps inanimé.)

SCÈNE V

GÉNÉREUX ET SES HOMMES

GÉNÉREUX

Les derniers, dit-on, n'ont pas le prix ? Je vous assure qu'ici le prix nous l'avons ; quel gibier, quelle chasse j'ai faite, ô mes amis ! Apportez le seigneur vers moi, que je le contemple... Non il ne le mérite pas. — Il servira d'exemple à ceux qui, par hasard, auraient l'idée de se faire appeler Jean lorsqu'ils s'appellent César. — Or, dans ce regard pour toujours sans flamme, sur cette bouche maintenant et à jamais muette, à ce vêtement marseillais que vous aimiez, vous reconnaissez Sauveur, et vous pensiez déjà que pour la cité il était tombé des premiers ? — Non, c'était un des capitaines du duc de Bourbon, il était espion et comte. C'est Sanche Santa-Cruz, et Généreux l'a tout simplement étendu avec son arquebuse. Maintenant à Dieu soyez, Sauveur, nous avons d'un autre côté encore assez à faire.

(Ils sortent après avoir déposé le corps de Santa-Cruz dans un coin retiré du théâtre. — Jeanne entre aussitôt.)

SCÈNO VI

JANO, souleto.

Lou dre n'es pas proun fort! Nous leissaras, o Diéu?
Leissaras caminà coume acò li catièu
Sus ta raço devoto? oh! noun, es pas de créire,
Oh! noun, es pas poussible e n'as pas degu vòire
Qu'en tèsto di sódard que triounflaire fas
I'a mai aquéu qu'un jour te vendè: i'a Judas!
N'es dounc rèn de trahi soun rèi e sa patriò?
E toun iue dequé fai, s'au jourd'uei noun destrìo
Au mitan di valènt, traite emai renegat?
Oh! pèr moun bèu país iéu aviéu tant prega...

(Emé desesperanço.)

E pamens es fini!...

(Regardant au luen.)

Diéu! ai de farfantello?

Dintre quet estandard eilamount s'enmantello
Noste bàrri?... Ciéuta, vejaqui toun lançòu
Que se desplego emé lou drapèu espagnòu!
Sian perdu!...

(Illuminado.)

Dequ'ai di, sian perdu? — Noun, o folo,
I'a quicon de plus fort que la forço espagnolo,
Es la forço d'un paire, aquelo d'un amant,
Ès aquelo d'un fraire. O moun paire! O Rouman!
O Generous! venès embriga li cadeno
Ounte me vau liéura. Pèr lou país s'abeno
Vosto voio, pèr iéu, o sódard faudra bèn
La retrouva pèr que, counquistaire valènt,
Venguès me derraba dis armado enemigo.
Un prefa soubeiran aro au país vous ligo :

SCÈNE VI

JEANNE seule.

Le droit n'est pas en force!... Tu nous abandonneras, ô Dieu? Tu laisseras ainsi marcher les mauvais sur ta race dévouée? Oh! non, c'est incroyable, oh! non, c'est impossible et tu n'as pas dû voir qu'à la tête des soldats que tu fais victorieux, il y a celui qui un jour te vendit: il y a Judas! N'est-ce donc rien que trahir son roi et sa patrie? et ton œil que fait-il s'il ne distingue aujourd'hui au milieu des vaillants les traîtres et les rênégats? Oh! pour mon beau pays j'avais tant prié...

(Avec désespoir.)

Pourtant, tout est fini!...

(Regardant dans le lointain.)

Dieu! ai-je des hallucinations? Dans quel étendard s'enveloppe là-haut notre rempart?... Cité, voilà ton lin-cueil qui se déploie avec le drapeau espagnol! Nous sommes perdus!...

(Illuminée.)

Qu'ai-je dit, nous sommes perdus? — Non, ô folle, il est une force supérieure à la force espagnole, c'est la force d'un père, celle d'un bien-aimé, c'est celle d'un frère. O mon père! ô Roman! ô Généreux! venez briser les chaînes dans lesquelles je vais me livrer. Pour le pays votre volonté s'use; pour moi, ô soldats, il faudra bien la retrouver afin que, vaillants conquérants, vous veniez m'arracher aux armées ennemies. Maintenant une tâche souveraine vous lie au pays: venez sauver le sang pour sauver la cité, je m'en vais vers Bourbon. Pour votre

Venès sauva lou sang pèr sauva la cièuta,
 Iéu m'envau vers Bourboun. Pèr vosto liberta
 Iéu prène l'esclavage. En tu, moun Diéu, espère;
 Espère que bèn lèu Marsiho vendra querre
 Aquelo qu'au jour d'uei pèr clo leisso tout. —
 Adessias mis amour, adiéu, o brès, atout,
 Brès ounte jour e niue moun escarrido maire
 Miraiavo sis iue! M'envau d'un autre caire,
 Mai leisse eici moun cor, eila' uran que moun fèu,
 Se voulien mai, alor aurien moun sang. Lèu-lèu
 I pros de Vaubarès faguen-nous presouniero,
 Jure qu'en arribant marcharan tèsto fiero
 De coundurre uno femo! e l'espèr dins Bourboun
 Lusira 'n me vèsent. Arrié! iéu t'ama? noun!
 Fugisse moun païs pèr ço que l'ame e vène
 Dins toun camp pèr ço que t'aïsse, emé iéu mène
 La santo endignacioun d'un pople esglaria...
 Counestable, de sang et de glòri ebria,
 Tremolo, auras de sang, tremolo, auras de glòri
 Quand déurien mis ami t'ana dire au pilòri
 Qu'as trahi ta patrio e qu'emé majesta
 As agu pèr Baiard un moumen de pieta!...
 Adiéu oustau, ounte ai agu tant d'alegrosso,
 Te reveirai un jour emé mens d'amaresso.
 Adiéu aquéli qu'ame, à reveire, belèu,
 Car eila vous espère, oh! venès, venès lèu.
 Maire, mando d'amount toun ombro à ma seguido,
 Emé l'auro dóu céu toujours que mies se guido
 Lou barquet lóugeiret esmarra sus li flot!
 Lou tèms fugis, em' éu fugissen...

(S'envai majestouso. — A peno es desapareigudo que Marto arribo en la cercant.)

liberté moi je prends l'esclavage. En toi, mon Dieu, j'espère ; j'ai l'espoir que bientôt Marseille viendra chercher celle qui pour elle aujourd'hui laisse tout. — Mes amours, adieu ; adieu aussi, ô berceau, berceau où jour et nuit mirait ses yeux ma mère chérie ! Je vais en d'autres lieux, mais ici je laisse mon cœur, là-bas ils n'auront que mon fiel, s'ils voulaient davantage, alors ils auraient mon sang ! Aux preux de Vaubarez rendons-nous vite prisonnière, je gage qu'en arrivant ils vont marcher fiers de conduire une femme ! et l'espoir chez Bourbon va briller en me voyant. Arrière ! moi t'aimer ? Non ! Je fuis mon pays parce que je l'aime et je viens dans ton camp parce que je te hais, j'emporte avec moi la sainte indignation d'un peuple effaré. . . Connétable ivre de sang et de gloire, tremble, tu auras du sang, tremble, tu auras de la gloire, fussent mes amis aller te dire au pilori que tu as trahi ta patrie et que, superbe, tu as eu pour Bayard un moment de pitié ! . . .

Salut, ô maison où j'eus tant d'allégresses, je te reverrai un jour, avec moins d'amertume. Salut, tous ceux que j'aime, au revoir peut-être, car je vous attends là-bas ; oh ! venez, venez vite.

Ma mère, envoie de là-haut ton ombre à ma suite, avec la brise du ciel toujours mieux se guide la barque légère égarée sur les flots. Le temps fuit, fuyons avec lui. . .

(Elle sort majestueusement — A peine disparue, Marthe arrive à sa recherche.)

SCÈNO VII

MARTO

Soul'ecò

Respond quand sone Jano. — O Jano, o moun amigo,
Ounte sies ? Dequé vòu dire aquelo orro intrigo ?
Nègri pressentimen, leissas ista moun cor...
Ai fre, la pòu me jalo... O moun Diéu, se la mort...
Mai noun, dintre mi bras soulet sarié toumbado,
La bouco sus ma bouco, e sa malemparado
Se sauprié.

(Apelant)

Jano ! o Jano !

(Se reculissènt)

E Sauvaire peréu

Qu'ai plus vist...

(Un crid)

Ah !

Mai noun, bandissès luen de iéu,
Segneur, tális idéio ; amariéu mies la vèire
Morto qu'un moumenet dins ma pensado crèire
A-n-uno trahisoun.

(Apelant)

Jano ! o Jano !

(Arribon Rouncivau, Rouman e Generous ; pièi pau-à-pau la scèno
s'emplis d'ome d'armo.)

SCÈNE VII

MARTHE, seule.

L'écho seul répond quand j'appelle Jeanne. — O Jeanne, ô mon amie, où es-tu? Que veut dire cet horrible mystère? Sombres pressentiments laissez mon cœur en paix... J'ai froid, la peur me glace... O mon Dieu, si la mort... Mais non, dans mes bras seuls elle serait tombée, la bouche sur ma bouche, et son malheur serait connu.

(Appelant)

Jeanne! ô Jeanne!

(Se recueillant)

Et Sauveur lui aussi que je n'ai plus vu...

(Elle jette un cri)

Ah! — Mais non, chassez loin de moi, Seigneur, de telles idées; j'aimerais mieux la voir morte que de penser un seul instant à une trahison.

(Appelant)

Jeanne! ô Jeanne!

(Arrivent Roncival, Roman et Généreux, puis peu à peu la scène se remplit d'hommes d'armes).

SCÈNO VIII

LA MEMO ; ROUNCIVAU, ROUMAN, GENEROUS ; OME D'ARMO,
PIÈI UN JOUVÈNT.

ROUNCIVAU

Eron tres

Que dins lou mescladis la menavon, e res
A pouscu de nous-autre ataca li raubaire :
Lou fum nous avuglavo e, pres dins noste caire,
Poudian pas faire un pas sèns vèire di canoun
La goulo menaça nòsti gèste.

MARTO, à despart.

A Bourbonn,

Elo ! . . . ai mau entendu.

ROUNCIVAU

L'ai visto elo, ma Jano,
Marchavo fieramen entre li laire . . .

MARTO, atupido.

Engano !

Desoulacioun !

ROUNCIVAU

L'ai visto, aqui, souto mis iue,
Sènsou pousqué brounca. Venjanço ! Que la niue
Nous enmantelle tóuti, ausés ? o que ma fiho
Sigue enlevado au camp espagnòu. En póutiho
Toumben de Sant-Vitour li paret sus lou camp !
Ma fiho, me la fau, me fau ma fiho, quand
Sauprièu estermina l'Espagno touto entiero —
Venjanço ! Se devès tourna sèns presouniero
Tournés pas ! Quant à iéu, mourrirai pas soulet.

SCÈNE VIII

LA PRÉCÉDENTE; RONCIVAL, ROMAN, GÉNÉREUX; HOMMES
D'ARMES, PUIS UN JEUNE HOMME.

RONCIVAL

Ils étaient trois qui la conduisaient dans la mêlée et nul de nous n'a pu attaquer les larrons : la fumée nous aveuglait et, emprisonnés dans notre cercle, nous ne pouvions pas faire un pas sans voir la gueule des canons menacer nos gestes.

MARTHE, à part.

A Bourbon, elle !... j'ai mal entendu.

RONCIVAL

Je l'ai vue elle, ma Jeanne, marchant fièrement entre les larrons...

MARTHE, étonnée.

Tromperie ! désolation !

RONCIVAL

Je l'ai vue, là, sous mes yeux, impuissant à remuer. Vengeance ! que la nuit nous enveloppe tous, entendez-vous ? ou que ma fille soit enlevée au camp espagnol. De Saint-Victor émettons les murailles sur le camp ! Ma fille, il me la faut, il m'en faut ma fille dussé-je exterminer l'Espagne tout entière ! — Vengeance ! Si vous devez retourner sans prisonnière, ne retournez pas ! Quant à moi, je ne mourrai pas seul.

ROUMAN

Paire, me vesès prèste à frounta li boulet,
Se voste cor gemis fau pas que se maucore,
S'avès à delièura 'no fiho, ai uno sorre,
E lou sang me reclamo ounte es moun sang. An ! d'aut !
Venjanço ! avès crida : sara l'arrèst mourtau
Pèr nòstis enemi. Lou sort de la patrio
Es dins lou sauvamen, paire, de vosto fiho,
Triounfle sèns parié, triounfle dous fes grand :
Rèndre is enfant la maire e 'u paire soun enfant !
Parten ! . . .

(Coume tóuti van parti, un jouvènt arribo en courrènt e lis arrèsto. —
Roudelet dis ome d'armo qu'espéron em 'interès.)

UN JOUVÈNT

Lou marescau de Chabano en desbrando
Vèn de metre cinquanto espagnòu. Ero grando
La ràbi di nemi. Venien pèr relia
Lis alemand gardant la Porto-Julia.
La Porto es tournamai à nautre, entrelusido
Qu'alongo au marescau de cinquanto an la vido.
Es ço que vèn de dire.

ROUMAN

O jouvènt, gramaci
Pèr la bono nouvello. — Ome, parten d'eici,
Anen doubla li rèng de mounseigne Chabano . . .
Paire, dins nòsti bras deja revese Jano.
Parten.

ROMAN

Père, vous me voyez prêt à affronter les boulets, si votre cœur gémit qu'il ne se décourage point, si vous avez une fille à délivrer, j'ai une sœur, et le sang me réclame là où est mon sang. En avant ! vengeance, avez-vous crié : ce sera l'arrêt mortel pour nos ennemis. Le sort de la patrie est dans le salut, père, de votre fille, triomphe sans pareil, triomphe deux fois grand : rendre aux enfants la mère et au père son enfant ! Partons.

(Ils vont tous partir lorsqu'un jeune homme arrive en courant et les arrête.
— Cercle des hommes d'armes attendant avec intérêt.)

UN JEUNE HOMME

Le maréchal de Chabannes vient de mettre en déroute cinquante espagnols. La rage des ennemis était grande. Ils venaient relier les allemands gardant la Porte-Julia. La Porte est à nous de nouveau, leur qui prolonge de cinquante ans la vie du maréchal. C'est ce qu'il vient de dire.

ROMAN

Grand merci, ô jeune homme, de la bonne nouvelle. — Hommes, partons d'ici, allons doubler les rangs de monseigneur Chabannes... Père, déjà je revois Jeanne dans nos bras. Partons.

*

ROUNCIVAU

Parten e Diéu seguisse nòsti pas !

(Sorton franc de Marto e Generous que pensatiéu demoron.)

SCÈNO IX

MARTO e GENEROUS

MARTO

Fraire, que te retèn ? Quand parton partes pas ?

GENEROUS

Oh ! me demandes rèn, Martouno, moun courage
S'envai de mai en mai en sentènt lou naufrage.
Venjanço ! an di venjanço ! He ! dequé fai lou cor
Quand en tout e pertout contro vautre es lou sort ?
Paraulo subre-bello e subre-dessenado.
Venjanço ! He ! dequé pòu sarramen contro armado ?
Siéu furious e pamens siéu mort au mounde. Es trop
D'espèr, de sang-bouient e de desfacho au cop.

MARTO

Noun es l'ouero, crèi-me, d'escouta si lamento,
Coucho au luen toun mau-cor, moun fraire, e te ramento
Qu'a 'nca besoun di fort noste paure país.

GENEROUS

A 'nca besoun di fort ? mai ma forço fugis
E n'en fau pèr coumbatre.

RONCIVAL

Partons et que Dieu soutienne nos pas !

(Ils sortent à l'exception de Marthe et de Généreux qui demeurent pensifs.)

SCÈNE IX

MARTHE ET GÉNÉREUX

MARTHE

Mon frère, qui te retient ? Quand ils partent tu ne pars pas ?

GÉNÉREUX

Oh ! ne me demande rien, Marthe, mon courage disparaît de plus en plus en sentant le naufrage. Vengeance ! ils ont dit : Vengeance ! Hé ! que fait le cœur lorsqu'en tout et partout le sort est contre vous ? Parole magnifique et insensée. Vengeance ! Hé ! que peut un serment contre une armée ? Je suis furieux et pourtant je suis mort au monde. Voilà trop d'espairs, de transes et de défaites à la fois.

MARTHE

Ce n'est pas l'heure, crois-moi, d'écouter ses lamentations, chasse au loin ton découragement, mon frère, et souviens-toi que notre pauvre pays a encore besoin des forts.

GÉNÉREUX

Il a encore besoin des forts ? mais ma force fuit, et il en faut pour combattre.

MARTO

E mounte dounc l'as messo?

GENEROUS

Ma sorre, ignoures dounc qu'à iéu Jano es proumessò
E que touto ma forço èro dins soun amour?
Jano n'es plus eici, ma forço a pres frejour
E pènsè plus qu'au dòu que leisso soun absènço...
Vai, plagne-me, siéu bèn malurous.

MARTO

Siéu pas sènso

Agué mi pensamen iéu tambèn, Generous...

(A despart).

O Jano, moun amigo ! o traite Santo-Crous !

(A Generous)

Fau-ti que pèr la miéu augmente enca ta peno?
Fau-ti te desvela lou segren ount s'abeno
Ma vido desempièi que vivèn pèr mourir?
Perdoun, fraire, perdoun ; vai, ai bèn proun soufri
Pèr èstre perdounado e ma bello cresènço
Es moun castigamen. Cresiéu, e l'inocènço
Quand crèi lèu plouro lèu. — Amave un bèu jouvènt...

GENEROUS, la desroumpènt.

Lou sabe.

MARTO, estounado.

Tant soun biais e sa lengo èron bèn
Lou cresiéu prouvençau...

MARTHE

Où donc l'as-tu mise ?

GÉNÉREUX

Ma sœur, ignores-tu donc que Jeanne m'est promise et que toute ma force était dans son amour ? Jeanne n'est plus ici, ma force s'est refroidie et je ne pense plus qu'au deuil où me laisse son absence... Va, plains-moi, je suis bien malheureux.

MARTHE

Je ne suis pas sans avoir moi-même mes soucis, Généreux...

(A part.)

O Jeanne, mon amie ! ô traître Santa-Cruz !

(A Généreux.)

Faut-il que par la mienne j'augmente encore ta peine ? Faut-il te dévoiler le chagrin qui absorbe ma vie depuis que nous vivons pour mourir ? Pardon, frère, pardon ; va, j'ai suffisamment souffert pour être pardonnée et ma foi naïve devient mon châtiment. Je croyais, et l'innocence qui croit tôt pleure tôt. J'aimais un beau jeune homme...

GÉNÉREUX, l'interrompant.

Je le sais.

MARTHE, étonnée.

Ses manières et sa langue étaient si gracieuses que je le croyais provençal...

GENEROUS

Lou sabe.

MARTO, lou regardant mai-que-mai estounado.

Ero un d'Espagno...

GENEROUS

Lou sabe.

MARTO

E maugrat 'cò l'ame encaro e me lagno
Sa despartido. O Diéu perdequé permetés
D'amour ansir ? — E l'ame e noun sabe moute es...

GENEROUS, endigna.

Lou sabe e bèn sabiéu qu'èro un espionn.

MARTO, beissant la têtes.

Oh! gràci!...

(A despart.)

Ounte es ?

(A Generous.)

Fraire, meten nòsti malur en fâci :
Soun parié. Jano es pas presouniero, mai bèn
Raubado voulountâri. Oh ! perqué pas tambèn
Te dire que toui dous sian trahi : tu pèr elo,
E iéu pèr éu. Ensèn an fugi nosto telo,
Ensèn de-vers Bourboun emporton nòsti cor
Matrassa, tout saunous, blessa jusqu'à la mort !

GENEROUS

Acò n'es pas.

GÉNÉREUX

Je le sais.

MARTHE, le regardant de plus en plus étonnée.

C'était un espagnol...

GÉNÉREUX

Je le sais.

MARTHE

Et malgré cela je l'aime encore et je languis de son abandon. O Dieu, pourquoi permettez-vous de pareilles amours ? — Et je l'aime et je ne sais où il est...

GÉNÉREUX, indigné.

Je le sais et je savais aussi que c'était un espion.

MARTHE, baissant la tête.

Oh ! grâce !...

(A part.)

Où est-il ?

(A Généreux.)

Frère, mettons nos malheurs en face, ils sont pareils. Jeanne n'est pas prisonnière mais bien enlevée volontairement. Oh ! pourquoi ne pas te dire aussi que nous sommes trahis tous deux : toi par elle et moi par lui. Ils ont fui ensemble notre tente, ensemble vers Bourbon ils emportent nos cœurs meurtris, tout saignants, blessés mortellement !

GÉNÉREUX

Cela n'est pas.

MARTO, anciouso.

Alor, Jano... sarié-ti... morto?

GENEROUS

Jano es bèn presouniero e l'an presso à la Porto,
E l'espagnòu...

(Quatre sòudard vènon d'intra e, après l'avé tapa soute un lançon, emporton
lou cors de Santo-Crous. Generous se reviro vers éli e prenènt Marto pèr
la man :).

... regardo aquéu susàri blanc!...

MARTO, li bras au cèu e en desesperanço.

O jour terrible pèr Marsiho e sis enfant!

(Toumbo à geinoun, lis iue fissa dins la direicioun que vonon de prèndre li
sòudard.)

MARTHE, avec anxiété.

Alors, Jeanne... serait-elle... morte ?

GÉNÉREUX

Jeanne est bien prisonnière et on l'a prise à la Porte,
quant à l'espagnol...

(Quatre soldats viennent d'entrer et, après l'avoir couvert d'un linceul, emportent le corps de Santa-Cruz, — Généreux se retourne vers eux et prenant Marthe par la main :)

... regarde ce blanc suaire !...

MARTHE, les bras au ciel et désespérée.

O jour terrible pour Marseille et pour ses enfants !

(Elle tombe à genoux, les yeux fixés dans la direction que les soldats viennent de prendre.)

ATE TRES EN

Uno plaço davans l'Abadié de Sant-Vitour. — Camp dóu Counestable de Bourbonn. — Au founs dóu teatre se veson li grândi paret que de nôsti jour s'oubouren encaro majestouso. — Quand lou ridèu se lèvo, lou camp es plen de sôudard, entre quau d'ouficié espagnòu e alemand que tóuti s'envan pèr groupe quand arribon lou Counestable de Bourbonn e lou marqués de Pescaire.

SCÈNO PREMIERO

LOU COUNESTABLE DE BOURBOUN E LOU MARQUÉS
DE PESCAIRE. (Arribant douçamen en charrant.)

LOU MARQUÉS

Prince, mi bon sôudard m'enmenon uno fiho
Que de-segur pèr nautre a li clau de Marsiho.
M'esplique : acò 's l'enfant dóu chêfe Rouncivau,
Dóu chêfe dóu parti populàri que saup
Tant arderousamen se batre pèr Chabano.
Mis ome l'an, après milo manobro vano,
Enlevado au moumen que cridavo : En avans !
Car fiho de soun paire, elo es toujours davans
Mourgant la mort, risènt dóu dangié, disavèrto
En coumandant lou fiò, la peitrino dubèrto...

LOU COUNESTABLE

La bello enfant ! E n'an agu vòsti sôudard
Pas crènto de rauba talo santo à l'autar

ACTE TROISIÈME

Une place devant l'Abbaye de Saint-Victor. — Camp du Connétable de Bourbon. — Au fond du théâtre on aperçoit les grandes murailles qui de nos jours encore s'élèvent majestueuses. — Au lever du rideau le camp est rempli de soldats, parmi lesquels des officiers espagnols et allemands, qui tous s'en vont par groupes à l'arrivée du Connétable de Bourbon et du marquis de Pescara.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET LE MARQUIS DE PESCARA,
(ils arrivent lentement en devisant.)

LE MARQUIS

Prince, mes braves soldats m'emmenent une fille qui, certainement, a pour nous les clés de Marseille. Je m'explique : c'est l'enfant du chef Roncival, du chef du parti populaire qui sait si ardemment se battre pour Chabannes. Mes hommes l'ont, après mille manœuvres vaines, enlevée au moment où elle criait : En avant ! car digne fille de son père, elle est toujours la première morguant la mort, riant du danger, alerte en commandant le feu, la poitrine découverte...

LE CONNÉTABLE

La belle enfant ! Et vos soldats n'ont pas eu honte de

Dou pople marsihés ? Noun sabe à-n-aquelo jouro
Que fuguè lou plus bèu : la femo que s'aubouro,
Soulo pèr empura soun pople, o vint larroun
Venènt voula 'no femo e coume d'escoundoun,
Car vint ome au soulèu sarien esta vesible
E lis aurièn chapla li marsihés terrible.

LOU MARQUÉS

Mounsegne, mi sòudard an proun veja de sang
E counèisson l'ounour. Lou rèi lis amo autant
Que si fièrs espagnòu. Ma legioun alemando
I bàrri a proun coumta de mort dintre sa bando.
Tout es de bono guerro.

LOU COUNESTABLE

Au mens pèr l'alemand !

Es d'alemand qu'avias ? Me l'aurias di deman
Qu'aièr l'auriéu pensa. Vaquito uno vitòri
Que noun se veira, crese, au tèmple de memòri.
Nòsti fièrs espagnòu, autambèn li francés,
Noumon pas guerro acò, l'òublidés pas, marqués,
Ié dison raubatòri : acioun digne di laire.
La guerro es lou canoun : sang e fiò de tout caire ;
Es la famino ; es la destrucioun sènso espèr ;
Es la mort souto si milo masco d'infèr.
Mai es noblo la guerro, a sis apouteoso,
Li vierge que raubas àn pèr elo de roso ;
La guerro a 'n pedestau, li lache an lou mesprès
Dins la pousterita, l'òublidés pas marqués.
Nòsti fièrs espagnòu pensant qu'à la batèsto,
Noublamen, un valènt capitani à sa tèsto,
Leissant la fiho libro e fugissènt la niue
Aurièn tua lou paire, aqu, souto sis iue ! . . .

dérober telle sainte à l'autel du peuple marseillais? Je ne sais à ce moment ce qui fut le plus beau, d'une femme qui se lève, seule, pour attiser son peuple ou de vingt larrons venant voler une femme, et comme en cachette, car vingt hommes au soleil auraient été visibles et les marseillais les auraient massacrés terriblement.

LE MARQUIS

Monseigneur, mes soldats ont assez versé de sang et connaissent l'honneur. Le roi les aime autant que ses fiers espagnols. Ma légion allemande aux remparts a assez compté de morts dans ses rangs. Tout est de bonne guerre.

LE CONNÉTABLE

Du moins pour l'allemand ! Ce sont des allemands que vous aviez? Vous me l'auriez dit demain que hier je l'eusse deviné. Voilà une victoire qu'on n'écrira pas, je crois, au temple de mémoire. Nos fiers espagnols ainsi que les français n'appellent pas cela une guerre, ne l'oubliez pas, marquis ; ils nomment cela rapt : action digne des voleurs. La guerre c'est le canon : sang et feu de toutes parts ; c'est la famine ; c'est la destruction sans espoir ; c'est la mort sous ses mille masques infernaux. Mais elle est noble la guerre, elle a ses apothéoses, les vierges que vous capturez ont des roses pour elle ; la guerre a un piédestal, les lâches sont méprisés dans la postérité, ne l'oubliez pas, marquis. Nos fiers espagnols ne pensant qu'à la bataille, noblement, ayant un vaillant capitaine à leur tête, laissant la fille libre et dédaigneux de la nuit, auraient tué le père, là, sous ses yeux ! . . .

LOU MARQUÉS

Vau adounc l'embandi.

LOU COUNESTABLE

Nàni, la vole vèire

Emai la questiouna. Que lou ferun clapèire
La fedo, lou lioun de-fes dèu l'assousta...

LOU MARQUÉS

Se vous dise que vau la metre en liberta...

LOU COUNESTARLE

Nàni, la vole vèire emai la vole entendre,
Vole que posque eici libramen se defendre.

LOU MARQUÉS

Siéu, prince, à vòstis ordre e noun, crese, ignouras
Que vous siéu tout devot. Seguisse vòsti pas
Coume se me batiéu pèr Naple ma patrio.
Desempièi que campan i porto de Marsiho
M'avès, e m'ès ounour, desvela vòsti plan ;
Avès mai d'uno fes aprouva mi semblant ;
Fort d'acò, bèn souvènt ai espausa ma vido,
E me siéu avasta 'n de sournis escourrido :
Vosto fisanço à iéu m'aurié fa faire mai.
Aïèr encaro, prince, ère en plen garagai ;
Durant dous jour n'avès ausi de mi nouvello,
Enterin ère pres, deja la man bourello
Me passavo lou las e me vesiéu flouta
Sus li bàrri saunous de l'antico ciéuta.
Mai lou devé plus fort que l'iro marsiheso,
E fort de moun pregit, agissènt pèr souspreso,
'mé l'ajudo de Diéu ai counjura la mort,
Bèn mai : a reüssi moun plan contro lou sort.

LE MARQUIS

Je vais donc la renvoyer.

LE CONNÉTABLE

Non, je veux la voir et la questionner. Que le fauve assaille la brebis, le lion doit l'assister parfois.

LE MARQUIS

Si je vous dis que je vais la remettre en liberté...

LE CONNÉTABLE

Non, je veux la voir et je veux l'entendre, je veux qu'elle puisse ici se défendre librement.

LE MARQUIS

Je suis, prince, à vos ordres et vous n'ignorez pas que je vous suis tout dévoué. Je suis vos pas comme si je me battais pour Naples ma patrie. Depuis que nous campons aux portes de Marseille vous m'avez, et j'en suis honoré, dévoilé vos plans; plus d'une fois vous avez approuvé mes ruses; fort de cela, bien souvent, j'ai exposé ma vie, et je me suis aventuré en de nocturnes courses: votre confiance en moi m'aurait fait faire davantage. Hier encore, prince, j'étais en plein abîme; durant deux jours vous n'avez eu de mes nouvelles, cependant j'étais pris, déjà la main du bourreau me passait le lacet et je me voyais flottant sur les remparts sanglants de l'antique cité. Mais le devoir plus fort que la colère marseillaise, et fort de mon projet, agissant par surprise, avec l'aide de Dieu j'ai écarté la mort, bien plus: mon plan a réussi contre le sort. J'arrive victorieux avec

Vitourious arribe emé ma presouniero
E vous dise : — Aro, noun podon èstre tardiero
Li clau de la ciéuta, Jano de Rouncivau
Es en noste poudé. — Trouvas qu'avèn fa mau ?
Sias lou mèstre, me cline, e la vitòri escapo.

LOU COUNESTABLE

Cresès dounc que d'abord qu'avès rauba dóu capo
La fiho, tout-d'un-tèms li pourtau van tounba
Pèr vous faire passage ? Errou, se fan charpa
Li francés, e jamai pèr uno pauro fiho
Soumés, vous búfiran l'intrado de Marsiho.

LOU MARQUÉS

Li francés, èi poussible, ah ! mai lou pople, ves,
Noun. Li francés mourran, noun pas li marsihés.
E ço que lou fai fort lou païs d'aquesto ouro,
Es pas dóu marescau l'armado que s'aubouro,
Dóu du de Carce es pas li gendarmo, en un mot
Es pas l'armo dóu rèi : es lou pople devot ;
Es lou pople noumbrous que primo e que coumando,
E tout lou seguira, boutas, se lou demando.
Or, an raubal'enfant d'aquéu pople — e sachés
Que la famiho es tout au bounias marsihés —
Pèr rachata l'enfant poudrien durbi la vilo.

LOU COUNESTABLE

E se la durbien pas ? Alor vosto acioun vilo
Sarié sènso proufié, car sènso m'engana
Ièu crese que pulèu se van batre en dana,
E que pulèu voudrien vèire Marsiho en cèndre.

LOU MARQUÉS

Acò i'espagnara, mounsegne, de se rèndre,

ma prisonnière et je vous dis : — Maintenant nous ne pouvons longtemps attendre les clés de la cité, Jeanne de Roncival est en notre pouvoir. — Vous trouvez que nous avons mal agi? vous êtes le maître, je m'incline, et la victoire échappe.

LE CONNÉTABLE

Vous croyez donc que parce que vous avez enlevé la fille du chef, soudain les portes vont tomber pour vous livrer passage? Erreur, les français se font mutiler, et jamais pour une pauvre fille, ils ne vous offriront, soumis, l'entrée de Marseille.

LE MARQUIS

Les français c'est possible, ah ! mais le peuple, voyez-vous, non. Les français mourront, non pas les marseillais. Et ce qui le fait fort le pays à cette heure, ce n'est pas du maréchal l'armée qui se lève, ce ne sont pas les gendarmes du duc de Carces, en un mot ce n'est pas l'armée du roi : c'est le peuple dévoué ; c'est le peuple nombreux qui prime et qui commande, et soyez certain que s'il le demande tous le suivront. Or, on a enlevé l'enfant de ce peuple, — et sachez que la famille est tout au marseillais bénin, — pour racheter l'enfant ils pourraient bien ouvrir la ville.

LE CONNÉTABLE

Et s'ils ne l'ouvriraient pas? Alors votre action basse resterait sans profit, car, sans me tromper, je crois qu'ils vont plutôt se battre en damnés, et qu'ils voudraient plutôt voir Marseille en cendres.

LE MARQUIS

Ce qui leur épargnera, monseigneur, de se rendre,

Soun ounour sara 'scâpi e nâutri bèn plus grand
Noste triounfle. Adounc, di dous cousta moun plan
Es bon. Aro fasès sauva la Rouncivalo.

LOU COUNESTABLE

Vous ai di que vouliéu vèire la prouvençalo.
Que la fagon veni.

(Lou marqués vai vers la coulisso e sus un signe, dous ome d'armo parèis-
son menant Jano que s'avanso fieramen, lou péu tombant sus sis espalo.
— Li dous sôudard s'evan.)

SCÈNO II

LI MEME. JANO

JANO

Vous salude, segnour.
Siéu dintre vôste camp, mai dins moun bèn toujours ;
Ansin vôsti sôudard que campon sus la plaço,
Ansin vôsti drapèu floutejant dins l'espaço,
Ansin, vous, que parlas noste parla gentiéu,
Oublidés pas que lengo, espaço e plaço es miéu.
Siéu dintre moun oustau, pèr l'ourosias mis oste,
Mai deman, mai deman pòu arriba que coste
La rèndo de tres jour. Lou pople amo lou rèi,
Siéu dóu pople e vous vène aprèndre ço que n'èi,
Quand lis ome e li femo auran plus d'esperanço
Restara li pichot pèr begueja : Venjanço !
E lou beguejamen dis enfant rèsto au cor . . .

LOU COUNESTABLE

Erreur, madamisello, erreur, avès grand tort
De créire un soul moumen à 'no procho vitòri.

leur honneur sera sauf et notre triomphe bien plus grand. Ainsi des deux côtés mon plan est bon. Maintenant faites sauver la Roncivale (1).

LE CONNÉTABLE

Je vous ai dit que je voulais voir la provençale. Qu'on la fasse venir.

(Le marquis va vers la coulisse et sur un signe deux hommes d'armes paraissent conduisant Jeanne qui s'avance fièrement, la chevelure tombant sur ses épaules. — Les deux soldats se retirent.)

SCÈNE II

LES MÊMES, JEANNE

JEANNE

Je vous salue, seigneurs. Je suis dans votre camp, mais dans mon bien toujours ; ainsi vos soldats campant sur la place, ainsi vos drapeaux flottant dans l'espace, ainsi, vous, qui parlez notre langue gentille, n'oubliez pas que langue, espace et place m'appartiennent. Je suis dans ma maison, pour l'heure vous êtes mes hôtes, mais demain, mais demain il peut être cher le loyer de trois jours. Le peuple aime le roi, je suis du peuple et je viens vous instruire. Quand les hommes et les femmes n'auront plus d'espoir, les petits enfants resteront pour bégayer : Vengeance ! et le bégaiement des enfants reste au cœur...

LE CONNÉTABLE

Erreur, mademoiselle, erreur, vous avez grandement tort de croire un seul moment à une prochaine victoire.

(1) Voir aux notes.

De Marsiho deman se dèu claure l'istòri,
E vous qu'ansin parlas sias deja 'n moun poudé.

JANO

Silènci, mounsegnour, silènci ! Avès lou dre
De me carga de ferre e de prèndre ma vido,
Mai countregne moun cor qu'à touto ouro me crido :
Espèr, fisanço à Diéu, aquéu dre l'avès pas.
Empourtan nosto fe nàutri dins lou trepas !

LOU COUNESTABLE

Pamens que que cresès, Marsiho bèn s'esbrando,
Tout me lou dis : tenès, vosto armado tant grando
Contro vint ome noun a pouscu vous sauva,
Coume voulès adounc que sauve la ciéuta?...

JANO

Silènci ! mi coumpan creson à Diéu e nàni
Is ounour. Quand l'on mor coume éli, capitàni,
L'on se fai inmourtau ; quand l'on viéu coume vous
Au mounde l'on es mort. — D'amount Diéu nous vèi tous :
Vèi li marrit e li castigara, mai doute
Que li bon voste rèi li vegue e lis escoute
Pèr li recoumpensa. Pièi dins tóuti li cas,
Vau mies lou castimen divin que meritas
Qu'un pres reiau quand es lou pres d'uno treitesso.

LOU MARQUÉS

L'insoulènto !...

LOU COUNESTABLE

Marqués, teisas-vous.

JANO

Lou tèms presso,

De Marseille demain doit se clore l'histoire, et vous qui parlez ainsi, êtes déjà en mon pouvoir.

JEANNE

Silence! monseigneur, silence! Vous avez le droit de me charger de fers et de prendre ma vie, mais contraindre mon cœur qui me crie à toute heure : Espoir, confiance en Dieu, ce droit vous ne l'avez point. Nous emportons notre foi nous autres dans le trépas!

LE CONNÉTABLE

Pourtant qu'elle que soit votre croyance, Marseille est incontestablement ébranlée, tout me le dit : tenez, votre armée si grande n'a pas pu vous sauver contre vingt hommes, comment voulez-vous donc qu'elle sauve la cité?...

JEANNE

Silence! mes compagnons croient en Dieu et non aux honneurs. Quand on meurt comme eux, capitaine, on se fait immortel ; quand on vit comme vous on est mort au monde. — De là-haut Dieu nous voit tous : il voit les méchants et il les châtiara, mais je doute que votre roi voie les braves et les écoute pour les récompenser. En tous cas, mieux vaut le châtiment divin que vous méritez qu'un prix royal lorsqu'il est le prix d'une trahison.

LE MARQUIS

L'insolente!...

LE CONNÉTABLE

Marquis, taisez-vous.

JEANNE

Le temps presse, vous pouvez encore aimer la justice

Poudès encaro ama la justico d'amount,
E rebala l'ounour que vous pòu, o Bourboun,
Proudiga Carle-Quint. L'on es traite qu'uno ouro,
L'on es dana toujours. — Memamen que s'aubouro
Dins mi raive lou cèu emé si divisioun,
Lou laberinto afrous peréu dins mi vesioun,
M'apareís orre emé si divisioun terriblo,
E l'etèrne tourmen que counsumo e que giblo
L'ome, n'es pas toujours, oh ! noun, n'es pas toujours
La plus grando soufranco : es, lou tourmen majour,
La tiero ounte sias tra. — Memamen qu'entrevese
Lou cèu resplendissènt, lou cèu en quau iéu crese,
Emé lis óublida d'aquest marrit terrun ;
'mé li páuri martir aqueira dóu coumun ;
Emé li jóuini vierge i paumo blanquinello ;
Emé li fiançado assajant soun anello,
E li nòvio, la flour d'arangié tout-bèu-just
Passido sus lou sen ; 'mé li vièi dins la lus
De si péu blanquejant en formo de courouno ;
'mé li rèi courouna dóu benfa que raïouno,
Memamen qu'entrevese acò dins mi pantai,
Vese l'infèr emé si milo garagai :
Vejeici li tiran, li bourrèu à soun caire
Eisecutant si crime ; aqui, desóublidaire
De soun neant grandas, li supèrbi ; eilalin,
Lí gava qu'an douna li brigau à si chin
Qu'anaran pièi coucha Lazare de la porto ;
Enfin, plus luen, au mié de la tourmento forto
Ounte s'entènd pamens de poutoun vese iéu
Aquéli qu'en un jonr maudi vendèron Diéu,
Aquéli qu'an vendu lou païs, la famiho . . .

d'en haut, et ravaler l'honneur que vous peut, ô Bourbon, prodiguer Charles-Quint. L'on n'est traître qu'une heure, l'on est damné toujours. — De même que dans mes rêves se dresse le ciel avec ses divisions, dans mes visions le labyrinthe affreux m'apparaît avec ses divisions terribles, et l'éternel tourment qui consume et qui courbe l'homme n'est pas toujours, oh ! non, n'est pas toujours la plus grande souffrance : le suprême tourment naît du rang où l'on est jeté. — De même que j'entrevois le ciel resplendissant, le ciel auquel je crois, avec les oubliés de cette méchante terre ; avec les pauvres martyrs lapidés par le vulgaire ; avec les jeunes vierges aux palmes blanches ; avec les fiancées essayant leur bague, et les jeunes épousées, la fleur d'oranger à peine flétrie sur le sein ; avec les vieillards dans la lumière de leurs cheveux blancs en forme de couronne ; avec les rois couronnés du bienfait rayonnant, de même que j'entrevois cela dans mes rêves, je vois l'enfer avec ses mille gouffres : voici les tyrans, les bourreaux auprès d'eux exécutant leurs crimes ; là, oublieux de leur profond néant, les superbes ; là-bas, les repus qui ont donné les miettes à leurs chiens qui iront ensuite chasser Lazare de la porte ; enfin, plus loin, au milieu de la forte tourmente, où l'on entend néanmoins des baisers, je vois ceux qui dans un jour maudit vendirent Dieu, ceux qui ont vendu le pays, la famille... ce cercle des traîtres est autant pour les pauvres gens que pour les princes, Dieu juste l'a voulu ainsi, comme il a voulu que dans son sein le roi venu coudoyât le

Aquéu rode di traite es tant pèr la pauiho
Que pèr li prince, ansin Diéu juste l'a vougu,
Coume a vougu que dins soun sen lou rèi vengu
Couidejèsse lou paure. . . Oh ! presso lou tèms, segne,
Poudès encaro ama voste Diéu e lou cregne. . .

(Sort.)

SCÈNO III

LOU COUNESTABLE, LOU MARQUÉS

LOU COUNESTABLE

(A despart, la regardant parti.)

Sublimo ciéutadino !

(Au marqués).

Eh ! marqués, disès rèn ?

Se coume soun enfant soun prèste li parènt

A se rëndre, pouden ana cerca vitòri

Dins un autre país !

LOU MARQUÉS

Es un bèu mot la glòri,

E n'es pas pèr ço que lou fan canta bèn aut

Qu'arribo douçamen vous faire pedestau.

La fiho a bèn parla, soun arengo l'amire,

Quau poudrié l'empacha, duque, de tant bèn dire ?

N'en manco d'ouratour que cridon : — Liberta !

Aparen noste dre ! defenden la ciéuta ! —

E quand lou canoun trono alor ié fau bèn vèire

S'embreniga subran si discours coume vèire.

Eh ! quau pòu empacha li cor d'avé la fe,

E quau pòu empacha lou brounze e soun trafé ?

La jouvo a lou bonur de vèire dins li nivo

pauvre... Oh ! le temps, presse, seigneur, vous pouvez encore aimer votre Dieu et le craindre...

(Elle sort.)

SCÈNE III

LE CONNÉTABLE, LE MARQUIS

LE CONNÉTABLE

(A part, la regardant partir.)

Sublime citoyenne !

(Au [marquis].)

Eh ! marquis, qu'en dites-vous ? Si comme leur enfant les parents sont prêts à se rendre, nous pouvons aller chercher victoire dans un autre pays !

LE MARQUIS

La gloire est un beau mot, et ce n'est pas parce qu'on le fait résonner bien haut qu'il vient vous faire un piédestal. La fille a très bien dit ; j'admire sa harangue ; qui pourrait l'empêcher, duc, de si bien dire ? Est-ce qu'il manque d'orateurs criant : — Liberté ! défendons notre droit ! défendons la cité ! — mais lorsque le canon gronde, il leur faut bien voir se briser soudainement leurs discours comme verre. Eh ! qui peut empêcher les cœurs d'avoir la foi, et qui peut empêcher le bronze de dévaster ! La jeune fille a le bonheur de voir dans les nuages les anges, le bon Dieu, et tout cela la charme. Laissons-

Lis ange, lou bon Diéu, e tout acòl'atrivo.
Leissen-ié soun pantai qu'es un pantai d'enfant,
E resten reviha pèr èstre trioufant.
Vous dise qu'elo eici 's Marsiho encadenado.

LOU COUNESTABLE

Sufis; lou veiren proun se noun s'es enganado
Vosto sagesso. Adiéu. Un afaire majour
M'apello de-dela

LOU MARQUÉS, se clinant.

Voste umble servitour.

(Lou counestable s'envai.)

SCÈNO IV.

LOU MARQUÉS soulet, PIÈI UN GARDI.

LOU MARQUÉS

A rèn gasta lou mèstre, ah! n'aviéu proun cregnènço!
Sèns saupre mi pregit, mi visto, mi defènso
Me poudié demouli moun obro de gigant...
Ai ferni tout lou tèms davans aquelo enfant :
Un mot, un rèn poudié counfoundre lou mistèri
Qu'ai nousa sènso pòu dins lou sang, dins lou fèrri,
Au pres, au pres, bessai d'un valènt chivalié,
Car despièi lou moumen que n'an pèr presounié
Pas vougu me garda, n'ai plus ges de nouvello
De Sancho Santo-Crous. Emai fuguèsse bello
La partido n'a pas pouscu se gagna 'n plen.
Elo es eici, mai éu?... Ah! bessai soun alen
S'es amoussa 'n matin au d'aut d'uno poutènci;
I'a rèn qu'acò que posque esplica lou silènci

lui son rêve qui est un rêve d'enfant, et demeurons éveillés pour triompher. Je vous dis qu'elle ici c'est Marseille enchaînée.

LE CONNÉTABLE

Il suffit ; nous verrons bien si votre sagesse ne s'est point fourvoyée. Adieu. Une affaire importante m'appelle là-bas.

LE MARQUIS, s'inclinant.

Votre humble serviteur.

(Le connétable s'en va.)

SCÈNE IV

LE MARQUIS seul, PUIS UN GARDE.

LE MARQUIS

Le maître n'a rien gâté, ah ! je n'étais point sans inquiétude, ignorant mes projets, mes vucs, mes batteries il pouvait détruire mon œuvre gigantesque... J'ai frémi tout le temps devant cette enfant : un mot, un rien pouvait confondre le mystère que j'ai noué courageusement dans le sang et dans le fer, au prix, au prix peut-être d'un vaillant chevalier, car depuis le moment où l'on n'a pas voulu me garder prisonnier, je n'ai pas de nouvelles de Sanche Santa-Cruz. Bien que belle, la partie n'a pu être gagnée complètement. Elle, est ici, mais lui?... Ah ! un matin peut-être son souffle s'est-il éteint à la cime d'une potence ; cela seul peut m'expliquer le silence de cet homme fidèle.

D'aquel ome fidèu. Erian pres tóuti dous,
An pas vougu de iéu, an garda Santo-Crous.
Aro, veguen un pau de bèn mena la cavo,
Jano eici s'es rendudo en cresènt que l'amavo
Lou duque de Bourbon qu'ignoro tout acò.
Dounc, Sancho a 'isecuta de tout biais, mot pèr mot
Lou plan que tóuti dous avian fa de counçèrto ;
S'es dounado elo-memo à mi sòudard e cèrto
Fau pas perdre l'aploumb : lou duque aprouvarié,
Crese, que tout-bèu-just un prouceda parié
Eu qu'aprovo tout just que prèngon uno fiho.
Coume se fau risca pamens pèr la patrio ! . . .
Pèr lou moumen tout vai. Adounc, aro, anen plan.
Avèn la marsiheso : a reüssi lou plan,
Faguen de biais que noun s'aproche trop dóu duque.

(Un gârdi passo, l'arrèsto :)

Sòudard, sabes ounte es la fiho qu'an adu, que ?

(Sus un signe de : o)

Eh ! bèn n'en sies lou gârdi e me n'en respoundras,
Soulamen dins moun camp e sis entour poudras
La leissa navega. Se vai plus luen, arrèsto.
E coume la paureto a 'n pau perdu la tèsto :
— Dins sa foulié crèi que mounsegne es soun amant, —
Se te menaçò d'éu agues pas d'espravant ;
Meno-la douçamen, di fòu i'a tout à cregne :
Contro nautre, un esclandre, irritarié mounsegne.
Vai e parles en res d'acò.

(Lou gârdi part)

Quant à Bourbon
Pèr eici vèn jamai, es iéu que vau amount

Nous étions pris tous deux, ils ne m'ont pas voulu et ont gardé Santa-Cruz. Tâchons maintenant de bien conduire l'affaire, Jeanne s'est rendue ici croyant à l'amour du duc de Bourbon qui ignore tout ceci. Sanche, certainement, a exécuté en tous points, mot par mot le plan que tous deux avions fait de concert ; elle s'est livrée elle-même à mes soldats et certes il ne faut pas perdre le sang-froid : le duc, je crois, n'approuverait que tout juste un pareil procédé, lui qui approuve à peine que l'on prenne une fille. Comme il faut se risquer pourtant pour la patrie !... Pour le moment tout va. Ainsi maintenant allons avec prudence. Nous avons la marseillaise : le plan a réussi, faisons en sorte qu'elle n'approche pas trop le duc.

(Un garde passe, il l'arrête.)

Soldat, écoute, sais-tu où est la fille qu'on a emmenée ?

(Sur un signe affirmatif.)

Eh bien, tu la garderas et m'en répondras. Seulement dans mon camp et ses dépendances tu pourras la laisser vaquer. Si elle va plus loin, arrête-la. Et comme la pauvrete a perdu quelque peu la tête : — dans sa folie elle s'imagine que monseigneur est son amant, — si elle te menace de lui, ne sois pas épouvanté ; mène-la avec douceur, des fous tout est à craindre : un scandale irriterait monseigneur contre nous. Va, et ne parle de ceci à personne.

(Le garde se retire.)

Quant à Bourbon, il ne vient jamais par ici, c'est moi

Quand a d'ordre a douna. Tout vai pèr mereviho.
Aro qu'ai un gardian que sus ma proio viho
Anen nous entreva de Santo-Crous.

(Sort. — Jano intro quatecant, lis iue au sòu, coume sounjarello.)

SCÈNO V

JANO, PIÈI LOU GARDI, PIÈI LOU MARQUÉS.

JANO

Moun Diéu,

Vous tant grand, vous tant bon, agués pieta de iéu !
Me quités pas dis iue dins aqueste orre mounde ;
Guéiro lou sòuvajun, se voste lum s'escounde,
Dintrela negro niue vosto enfant vai peri.
Vous que vòstis espalo un jour an secouri
Uno fedo esmarrado, o bon pastour, siéu fedo,
E li loup m'an mena luen, bèn luen de ma cledo.
O vous que vesès tout, o vous que sabès tout,
Sabès bèn perdequé me siéu dounado i loup !
Moun troupèu èro las, èro feble lou pastre,
Lou jas s'embrandissié jusquo dins si pilastre,
È falié tout sauva : Pastre, troupèu e jas...
Segnour, de voste sang dins mi veno vejas
E plus forto e plus grando alor, emé delice,
Vejarai lou restant de voste amar calice.
Moun Judas vai veni belèu pèr me douna
Lou poutoun de la mort e que lou vai dana...

qui vais là-haut recevoir ses ordres. Tout va à merveille. Maintenant qu'un gardien veille sur ma proie, allons nous informer de Santa-Cruz.

(Il sort. — Jeanne entre aussitôt, les yeux à terre, rêveuse.)

SCÈNE V

JEANNE, PUIS LE GARDE, PUIS LE MARQUIS.

JEANNE

Mon Dieu, vous si grand, vous si bon, ayez pitié de moi ! Ne me quittez pas des yeux dans ce monde méchant ; le fauve guette, si votre lumière se cache, votre enfant va périr dans la nuit noire. O vous dont les épaules un jour ont secouru une brebis égarée, ô bon pasteur, je suis brebis, et les loups m'ont conduite loin, bien loin de mon parc. O vous qui voyez tout, ô vous qui savez tout, vous savez bien pourquoi je me suis donnée aux loups ! Mon troupeau était las, le pâtre était sans force, l'étable s'ébranlait jusques dans ses pieds-droits, et il fallait tout sauver : pâtre, troupeau, étable... Seigneur, versez de votre sang en mes veines, et plus forte et plus grande alors, avec délice, j'absorberai ce qui reste de votre amer calice. Mon Judas va venir peut-être, pour me donner le baiser de la mort qui va le damner... Insulte capitale !...

Escorno majouralo !... Afan insupourtable !...
Lou duque de Bourbon, de Franço counestable,
Prince superbe e traite à soun país, lou miéu,
M'amo !... Pèr tau malur que vous ai fa, moun Diéu ?
Dôu duque de Bourbon iéu èstre la mestresso !...

(Lou gârdi passo sus aquéu mot.)

LOU GARDI

(A despart.)

Coumênço la foulié.

(A Jano.)

Fuguendous. Segnouresso,
Siaslasso, acò se vèi, sus vòstis èr pali...

JANO

Segnouresso, m'a di ? Deja m'an anoubli
D'un titre ?...

LOU GARDI

Cresès-me, venès dins vosto telo,
Rèn pòu vous repausa dôu lassige coume elo.

(Van sourti, quand arribo lou marqués, — Lou gârdi se retiro.)

LOU MARQUÉS

Madamisello, oh ! que contro vautre es lou sort !
Di pâuri Marsihés se comton plus li mort :
Li cadabre à l'entour de vòsti couloubri
Mouton, mouton tant aut que ié jiton oumbrino ;
E l'aire sènt la pèsto ; e s'aubouro lou fièu ;
E tout plouro de sang, la mar e lou soulèu.
Vosto fe vous trahis e Diéu vous abandouno.

Insupportable peine !... Le duc de Bourbon, connétable de France, prince superbe et traître à son pays, le mien, m'aime !... Pour un pareil malheur que vous ai-je fait, mon Dieu ? Du duc de Bourbon être, moi, la maîtresse !...

(Sur ce mot, le garde passe.)

LE GARDE, à part.

La folie commence. Soyons doux.

(A Jeanne.)

Altesse, vous êtes fatiguée, cela se voit à votre pâle visage...

JEANNE

Altesse, m'a-t-il dit ? Déjà ils m'ont donné un titre de noblesse ?...

LE GARDE

Croyez-moi, venez dans votre tente, rien comme votre tente ne vous remettra de votre lassitude.

(Ils vont sortir quand arrive le marquis. — Le garde se retire.)

LE MARQUIS

Mademoiselle, combien le sort est contre vous ! Des pauvres marseillais les morts ne peuvent plus se compter : les cadavres autour de vos coulevrines s'élèvent, s'élèvent si haut qu'ils leur font ombrage ; et l'atmosphère sent la peste ; et le fléau se dresse ; et tout pleure du sang, la mer et le soleil. Votre foi vous trahit et Dieu vous abandonne.

Quand la cresénço soulo es vosto armo, chatouno,
Dèu pas vous estouna lou grand jour dóu desrèi
Que douno voste pople i man de noste rèi. . .

(Jano lou fisso fieramen e s'envai sènso ié respondre.)

SCÈNO VI

LOU MARQUÉS, soulet.

La leisso lou malur que plus noblo e plus bello !
Ai bèu-à ié brouda de marridi nouvello
Rèn la maucoro e vèi soun pople triounfant. . .

(Après uno pauso.)

N'ai pas pou scu saché ço que se passo au camp
De Rouncivau, e res me pòu faire lou conte
De ço qu'es devengu, de ço que failou comte.
Pamens, vuei o deman, mounsegne de Bourbon
Me lou pòu demanda ; pòu vougué li resoun
De soun absénço e iéu dequé pode ié dire ?
Qu'es en missioun ? qu'es mort ? qu'es, vejeici lou pire,
Eu qu'es causo que Jano es presouniero eici,
En amanto que vèn trouva l'amant ? Merci ;
Es marrit tout acò. . . Moun plan tant bèu s'embuio.
Tambèn, anas pensa que lou prince que tuio
Si coumpan, que trahis soun rèi, qu'à l'estrangié
Oufris sa noblo espaso, o, sigue tant lóugié
De crèire à la vertu, de respeta la femo
Enjusquo dins lou pople e dins si terro-tremo !
Tambèn, anas pensa qu'eilabas Vaubarès

Quand seule la croyance est votre arme, jeune fille, le jour du grand désarroi qui met votre peuple aux mains de notre roi ne doit point vous étonner...

(Jeanne le fixe fièrement et s'en va sans lui répondre.)

SCÈNE VI

LE MARQUIS, seul.

Le malheur la laisse toujours plus noble et plus belle ! J'ai beau inventer de mauvaises nouvelles rien ne la décourage et elle voit son peuple triomphant...

(Après une pause.)

Je n'ai rien pu savoir de ce qui se passe au camp de Roncival, et nul ne peut me faire le récit de ce qu'est devenu, de ce que fait le comte. Cependant, aujourd'hui ou demain, monseigneur de Bourbon peut me le demander; il peut vouloir les raisons de son absence et moi, que vais-je lui répondre ? Qu'il est en mission ? Qu'il est mort ? Qu'il est, voici le pire, qu'il est cause que Jeanne est prisonnière ici, en amante venant trouver l'amant ? Merci ; tout cela est mauvais... Mon plan si beau s'embrouille. Aussi, comment penser que le prince qui tue ses compagnons, qui trahit son roi, qui offre sa noble épée à l'étranger, oui, soit assez simple pour croire à la vertu, pour respecter la femme jusques dans le peuple et dans ses agitations ! Aussi, comment penser que là-bas Vau-

Restarié sèns douna de si nouvello en res!
Ah ! baiariéu bèn d'or pèr roumpre la cadaulo
D'aquéu silènci, pèr entendre uno paraulo
Que m'aprèngue quicon. Oh ! quau, de Santo-Crous
A mis iue 'strassara lou velet tenebrous ! . . .

(Generous intro tout-d'un-cop e se pauso davans lou marqués estouna.)

SCÈNO VII

LOU MARQUÉS, GENEROUS

GENEROUS

Iéu !

LOU MARQUÉS

Vous ?

GENEROUS

Iéu.

LOU MARQUÉS

E quau sias ?

GENEROUS

Moun noun es ahiranço,
Venjanço es moun prefa. S'agis pas de la Franço,
E pamai de l'Espagno, e de Napele nimai.
Se trato d'un amant qu'èro à soun mes de mai
E qu'un vènt traite i'a 'nleva sa roso blanco . . .
Or, siéu l'amant ; lou vènt que, sòuvage, espalanco
La flour just espelido es vous e la flour es
Jano, ma douço Jano, o lache, avès coumprés ?
E vène vous douna, sus voste laid coumplice,
De novo que segur faran vòsti delice.

barez demeurerait, ne donnant à personne de ses nouvelles ! Ah ! je donnerais bien d'or pour rompre le mystère qui enchaîne ce silence, pour entendre un mot qui m'apprenne quelque chose. Oh ! qui, de Santa-Cruz déchirera à mes yeux le voile des ténèbres !...

(Généreux entre tout-à-coup et se pose devant le marquis étonné.)

SCÈNE VII

LE MARQUIS, GÉNÉREUX

GÉNÉREUX

Moi !

LE MARQUIS

Vous ?

GÉNÉREUX

Moi !

LE MARQUIS

Mais qui êtes-vous ?

GÉNÉREUX

Mon nom est haine et vengeance est mon œuvre. Il ne s'agit pas de la France, ni de l'Espagne, ni de Naples. Il s'agit d'un amant qui était à son mois de mai et à qui un traître vent a enlevé sa rose blanche... Or, je suis l'amant ; le vent qui furieusement saccage la fleur à peine éclosée c'est vous et la fleur c'est Jeanne, ma douce Jeanne, ô lâche, avez-vous compris ? Et je viens vous donner, sur votre complice infâme, des nouvelles qui feront assurément vos délices. Un jour, comme à un

*

Un jour, coume à-n-un chin que coussejo la fam
Se mando em 'inchaiênço un rouigatoun de pan,
T'ai fa la carita de la vido. Toun mèstre,
— Car seguissiés un mèstre, o visage senèstre,
Toujour coume li chin, — lou gardère vers iéu
E piè de moun verin carguère moun fusiéu
E tout dre moun verin anè carga soun pitre...
Aro, à tu. Sies marqués, iéu n'ai pas ges de titre,
De te batré emé iéu as vergougno, parai ?
Que m'enchau ! Siéu bourrèu e t'assassinarai !
N'ai rên à perdre iéu, aro ai perdu ma Jano ;
N'ai rên à perdre iéu, siéu perdu ; tout coundano
Dins toun camp ma presènci : eici coume un espioun
Me tuaran ; eila, li miéu, pèr desercion
Me passaran la cordo au eòu. Ma vido es facho,
Veses, e te maudisse, e crache sus ta facho,
Moun mesprés. Auto dounc ! avans de m'enana
Aparo-te, senoun te vau assassina !

(Sort un pougard e se percepto sus lou marqués, quand aquéu subran
s'aparo, lou desarmo e lou revèssu sus lis espalo, un geinoun sus la
peitrino.)

LOU MARQUÉS

Malurous ! vas mourj, vas paga toun audáci,
Vas paga de toun sang, — oh ! te farai pas gráci, —
La mort de Santo-Crous ; vas paga de toun sang
Ta maladrèisso à toun mestié de bourrèu sant...
T'apelles ahiranço e toun obro es venjanço ?
Iéu, prène de plesi de roumpre li fianço,
Iéu raube la fiheto e dague l'amourous...

(Té pico lou cor déu pougard e jito l'armo au sòu.)

chien que la faim poursuit on jette un morceau de pain avec indifférence, je t'ai fait la charité de la vie. Ton maître, — car tu suivais un maître, ô sinistre visage ! toujours comme les chiens, — je le gardai devers moi, puis de mon venin je chargeai mon fusil, et mon venin tout droit alla charger sa poitrine. . . A toi maintenant. Tu es marquis, moi je n'ai aucun titre, de te battre avec moi tu as honte, n'est-ce pas ? Que m'importe, je suis bourreau et t'assassinerai ! Je n'ai rien à perdre moi, maintenant j'ai perdu ma Jeanne ; je n'ai rien à perdre moi, je suis perdu ; tout condamne ma présence dans ton camp : ici on me tuera comme un espion ; là-bas, les miens, pour désertion, me passeront la corde au cou. Ma vie est accomplie, tu le vois, et je te maudis, et je crache mon mépris sur ta face. Donc, debout ! avant de m'en aller, défends-toi, sinon je vais t'assassiner !

(Il sort un poignard et se précipite sur le marquis qui se gare soudain, le désarme et le renverse sur les épaules, un genou sur la poitrine.)

LE MARQUIS

Malheureux ! tu vas mourir, tu vas payer ton audace, tu vas payer de ton sang, — oh ! je serai sans pitié, — la mort de Santa-Cruz ; tu vas payer de ton sang ta maladresse à ton métier de bourreau saint. . . Tu t'appelles haine et ton œuvre est vengeance ? Moi je prends du plaisir à rompre les fiançailles, moi j'enlève la fillette et poignarde l'amoureux. . .

(Il le frappe au cœur et jette l'arme à terre.)

GENEROUS

Ah! . . . Rouncivau, Rouman, perdounas Generous !
Oh! perdounas lou cor que noun vèi la patrio
Rèn qu'aqui moute l'ïue de soun amigo briho!
Me venjarès . . .

LOU MARQUÉS à despart.

Leven tout espèr au trespas.

(Aut.)

Vai, sono; Rouncivau e Rouman vendran pas :
Rouman es presounié; Rouncivau, i'a lou fèrri
Mourdu mourtalamen lou fege, e la misèri
E la desoulacioun van plôure sus li tiéu.

(Sort.)

SCÈNO VIII

GENEROUS, PIÈI JANO

GENEROUS

Sigues maudi, Cifèr, maudi! — Jano! Ai! . . . moun Diéu!..
Jano! . . . Oh! qu'encaro un cop la vegue avans que more!
Ai! las! . . . Pieta, Segnour! — Jano! Jano, o ma sorre! . . .

(Fai un esfors pèr se releva, mai retoumbo.)

JANO Intro sènso apercebre Generous.

Aquelo voues qu'entènde, es pas lou premiè cop
Que l'ause, mai jamai m'a fa mau coume acò . . .
Aquelo voues qu'estoufo uno doulour mourtalo,
Me bourrello lou cor e tout moun sang se jalo . . .

(Apercebe Generous.)

GÉNÉREUX

Ah!... Roncival, Roman, pardonnez à Généreux! oh! pardonnez au cœur qui ne voit la patrie rien que là où brille l'œil de son amie! Vous me vengerez...

LE MARQUIS à part.

Enlevons tout espoir au trépas.

(Haut.)

Va, appelle; Roncival et Roman ne viendront pas: Roman est prisonnier; Roncival, le fer l'a mordu mortellement au cœur, et la misère et la désolation vont pleuvoir sur les tiens.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

GÉNÉREUX, PUIS JEANNE

GÉNÉREUX

Sois maudit, satan, maudit! — Jeanne! Aie!... Mon Dieu!... Jeanne! oh! que je la voie encore une fois avant de mourir! Hélas! Seigneur, pitié! — Jeanne! Jeanne, ô ma sœur!...

(Il fait un effort pour se relever, mais il retombe.)

JEANNE entrant sans apercevoir Généreux.

Cette voix que j'entends, ce n'est pas la première fois que je l'entends, mais elle ne me fit jamais pareil mal... Cette voix qu'étouffe une mortelle douleur, torture mon cœur et tout mon sang se glace...

(Elle aperçoit Généreux.)

Generous ! Raive ? Noun, noun, o rescontre amar !

(Requíelo espaventado, pièi s'avanso)

Generous, éu, lou pitre ensaounosi !... 'n pougard !...

(Pauso la man sus lou cor de Generous.)

Diéu, respiro ! soun cor souto ma man ressauto ;

Soun iue vela boulego e ié bagno li gauto...

Generous, parlo-me ; Generous, siéu aquí :

A toun amigo parlo, oh ! parlo, moun ami !

(Generous se relèvo douçamen sus si geinoun e se soustèn, la man contro
lou sòu.)

Regardo. Ve, ta Jano à toun caire t'escouto,

Te vòu 'mé soun amour reviéuda l'amo routo,

Mourras pas car te fau ié parla dóu païs,

E dis ome que tant pèr eici l'on ahis ;

Car i'as douna toun cor e res pòu ié reprèndre.

Generous !

GENEROUS

Jano !...

JANO

Diéu, à moun cor voudrès rendre

La vido en counservant la vido à Generous...

GENEROUS, feblamen.

Amigo, Diéu pòu rèn, noun, à moun mau afrous,

Es fini, la mort vèn e mourrai emé joio

De t'avé proche iéu. Dins moun amo galoio

Gramacie lou cèu dóu suprème soulas

Que trove en m'enanant d'èstre dintre ti bras.

Généreux ! Est-ce que je rêve ? Non, non, ô rencontre amer !

(Elle recule épouvantée, puis s'approche.)

Généreux, lui, la poitrine ensanglantée !... Un poignard !...

(Elle pose sa main sur le cœur de Généreux.)

Dieu, il respire ! Son cœur palpite sous ma main ; son œil voilé s'agite et mouille ses joues... Généreux, parle-moi ; Généreux, je suis là : à ton amie parle, oh ! parle, mon ami !

(Généreux se relève doucement sur les genoux et se soutient, la main contre le sol.)

Regarde. Vois ta Jeanne qui auprès de toi écoute ; avec son amour elle veut raviver ton âme brisée, tu ne mourras pas car il te faut lui parler du pays et des hommes que l'on hait tant ici ; car tu lui as donné ton cœur et nul ne peut le lui ravir. Généreux !

GÉNÉREUX

Jeanne !...

JEANNE

Dieu, vous voudrez rendre la vie à mon cœur en conservant la vie à Généreux !...

GÉNÉREUX, faiblement.

Amie, Dieu ne peut rien, non, à mon mal affreux. Tout est fini, la mort vient et je mourrai joyeux de t'avoir près de moi. Dans mon âme réjouie je remercie le ciel du suprême soulagement que j'éprouve en expirant d'être dans tes bras,

Uno man a jita dins moun pitre, — ai! soufrisse! —
Un implacable fèrre, e pamens noun maudisse
Aquéu cop qu'es pèr iéu coume un castigamen
D'amount. As tout-escas parla de Diéu? anen,
Eu noun me sauvara car es éu que me pico.
Jano, perdouno-me. Demandes pas d'esplico.
Siéu un bèn grand coupable... e t'ame... e vau mourir...

JANO, à despart:

Coupable? Perdouna?

GENEROUS

Me sènte devouri
Pèr la fèbre... Ai fugi l'armado de Chabano ;
Desempièi ta partènço au cor aviéu, o Jano,
Un mau... e siéu vengu pèr assoula moun cor,
E vai agué la pas etèrno de la mort!

(Jano se requiéulo. — Generous se viro vers elo suplicant.)

Perdouno toun ami, perdouno aquéu que t'amo,
Aquéu qu'à ti pèd vai pèr tu rèndre soun amo!
Perdoun, Jano!

JANO

Jamai!

GENEROUS

Ah! lou fèrri fatau
En virant dins moun sen m'a pas mai fa de mau!
More dous cop: ahi de l'ome e de la femo!

JANO

Adounc, perqu'ai fugi dins uno ouro supremo ;
Perqué me siéu liéurado is ome de Bourbon

Une main a plongé dans mon cœur, — aïe ! je souffre ! — un implacable fer, et pourtant je ne maudis pas ce coup qui est pour moi comme un châtement du ciel. Tu as, tout-à-l'heure, parlé de Dieu ! Allons, il ne me sauvera pas car c'est lui qui me frappe. Jeanne pardonne-moi. Ne demande aucune explication. Je suis un bien grand coupable... et je t'aime... et je vais mourir...

JEANNE, à part.

Coupable ? Pardonner ?

GÉNÉREUX

Je sens que la fièvre me dévore... J'ai fui l'armée de Chabannes ; depuis ton départ, ô Jeanne, j'avais au cœur un mal... et je suis venu pour soulager mon cœur, et il va avoir la paix éternelle dans la mort !

(Jeanne recule. — Généreux se tourne vers elle suppliant.)

Pardonne ton ami, pardonne celui qui t'aime, celui qui pour toi va rendre l'âme à tes pieds ! Pardon, Jeanne !

JEANNE

Jamais !

GÉNÉREUX

Ah ! le fer fatal en tournant dans mon sein ne m'a pas fait plus de mal ! Je meurs deux fois : hai de l'homme et de la femme !

JEANNE

Parce que j'ai fui dans un moment suprême ; parce que je me suis livrée aux hommes de Bourbon un jour que la

Un jour què la ciéuta tremoulavo i canoun,
Te cresiés lou devé d'abandouna ti fraire ?
E me veni trouva dins aquest marrit caire ?
Ah ! quand, despoutentado, ai pres aquest camin
Ero bèn pèr te vèire eici, mai pas ansin,
Mai pas soulet, nimai pas coume un miserable.
Sies digne d'èstre au camp aro dóu counestable.
Quand ai fugi li nostre èro pèr encita
Li forço mourissènto autour de la ciéuta,
E me disiéu : — Renden au pople sa furio,
N' i 'a pas proun dóu malur menaçant la patriò,
Anen nous enclava : lis ome mourriran
O pèr te deliéura, de tout triounflaran... —
E vesiéu Generous, Generous à la tèsto
De si bràvi sódard, voula dins la batèsto,
E tounba dins mi bras enterin que Rouman
En l'apelant : « Moun fraire » ié baiavo la man ;
E vesiéu Rouncivau, rejouveni de joio,
Benissènt, unissènt Generous e sa nòvio.
Vaqui coume falié que te veguèsse eici.
Mai pèr tu lou païs es lou pichot soucit :
Sacrifiques l'ounour à l'amour ; sacrifiques
Lou tout gigant au rèn nanet ; malurous, piques,
Sagates, tuès dous cop en la defendènt pas
La patriò, e perqué ? pèr recerca li pas
D'uno umblo creaturo, o, d'uno pauro fiho...
Vas pèr iéu rèndre l'amo ? Inutilo angounio !
Eh ! te l'ai demandado aquelo vido iéu ?
Que fara de ta mort lou païs, o catiéu ?
Quau saupra soulamen que toubères en lache ?

cité tremblait sous le canon, tu croyais de ton devoir d'abandonner tes frères ? et de venir me trouver dans ces parages maudits ? Ah ! lorsque, affolée, j'ai pris cette route c'était bien pour te voir ici, mais pas ainsi, mais pas seul comme un misérable. Tu es digne maintenant d'être au camp du connétable. Lorsque j'ai fui les nôtres c'était pour exciter autour du pays les forces fléchissantes, et je me disais : — Rendons sa furie au peuple, ce n'est point assez du malheur qui menace la patrie, allons nous enchaîner, les hommes mouront ou pour te délivrer triompheront de tout... — Et je voyais Généreux, Généreux, à la tête de ses braves soldats, voler dans la bataille, et tomber dans mes bras cependant que Roman en l'appelant « mon frère » lui offrait la main ; et je voyais Roncival, par la joie rajeuni, bénissant et unissant Généreux et sa fiancée. Voilà comment il fallait que je te visse ici. Mais le pays pour toi est le souci cadet : tu sacrifies l'honneur à l'amour ; tu sacrifies le tout géant au rien nain ; malheureux, tu frappes, tu égorges, tu tues deux fois la patrie en ne la défendant pas, et pourquoi ? pour t'attacher aux pas d'une humble créature, oui, d'une pauvre fille... Tu vas rendre l'âme pour moi ? Agonie inutile ! Eh ! te l'ai-je demandée, moi, cette vie ? Que fera de ta mort le pays, ô chétif ? Qui saura seulement que tu tombas comme

Ah ! meritave pas, iéu que lou traite escrache,
D'èstre amado tant fort de Generous ! Avau
Que sauprai ço que fan Rouman e Rouncivau ?

GENEROUS

Jano, gràci ! pieta ! De sang moun amo plouro...
Oh ! t'ame, e de ma niue sènte qu'arribo l'ouero...
Desire que lis autre autant agon d'amour
Pèr la cièuta que n'ai agu pèr tu toujour,
E l'amour que me perd sauvara la vitòri !...
Adiéu... Dien que Rouman... negrejo ma memòri...
Ai ! soufrisse... M'an di que Rouncivau... es mort...

JANO

(Dins un orid.)

Moun Diéu !...

Ah ! Generous, maudi sigues ! — Mau-sort,
Maudi sigues ! — Maudi sigues, chourmo espagnolo !

(Pauso.)

Mai ma tèsto se duerb... Mai vau deveni folo...

GENEROUS dins un darrier esfors.

Jano, Jano m'envau ; adiéu, perdouno-me !

(Toumbo inanima.)

JANO

Diéu terrible ! Ourfanello e vèuso ! Diéu permet
Tout acò dins un jour ! O Generous, noun mores,
Ause ta Jano ; ve, toun amigo qu'adores,
Regardo, te perdouno e t'amo, mores pas !...

(Se courbo vers éu.)

Mai noun, noun, m'entènd plus...

(Ié pren la man.)

un lâche ? Ah ! je ne méritais pas, moi qui écrase le traître, d'être aimée si fort de Généreux ! Là-bas, comment saurai-je ce que font Roman et Roncival ?

GÉNÉREUX

Jeanne, grâce ! pitié ! Mon âme pleure du sang... Oh ! je t'aime, et de ma nuit je sens que l'heure arrive .. Je désire que les autres aient autant d'amour pour la cité que j'en ai eu pour toi toujours, et l'amour qui me perd sauvera la victoire!... Adieu... On dit que Roman... ma mémoire s'obscurcit .. Aie ! je souffre... On m'a dit que Roncival... est mort...

JEANNE

(Dans un cri.)

Mon Dieu !...

Ah ! Généreux, sois maudit ! — Mauvais sort, sois maudit ! — Sois maudite, bande espagnole !

(Pause.)

Mais ma tête se fend... Mais je vais devenir folle...

GÉNÉREUX, dans un dernier effort.

Jeanne, Jeanne je m'en vais ; adieu, pardonne-moi !

(Il tombe inanimé.)

JEANNE

Dieu terrible ! Orpheline et veuve ! Dieu permet tout cela dans un jour ! O Généreux, ne meurs pas, entends ta Jeanne ; vois, l'amie que tu adores, regarde, te pardonne et t'aime, ne meurs pas !...

(Elle se penche vers lui.)

Mais non, non, il ne m'entend plus...

(Elle lui prend la main.)

Generous !

(Se relèvo.)

Mort, ai ! las !...

Desenant soulo au mounde au mié d'un camp barbare.
Tout es perdu, tout vai peri, fau que s'embarre
La vilo dins lou dòu. Moun paire a sucoumba ;
Rouman, Rouman ounte es ? Moun amaire es toumba...
Lou sang vai plôure pèr abéura nòsti terro
E lou fiò vai crema ço que rèsto d'espèro !

(Se reculis.)

O moun paire, parti coume acò sènso avé
Coumpli jusqu'à la fin toun sublime devé !...
Pauro enfant, plus avé d'image dins toun amo
A venera ; plus rên ; s'amosse touto flamo...
De mairé, ges, e plus de paire, e d'ama, plus...
Pas meme un brès pèr ié rava dins lou trelus
Aquéli qu'an fugi ! Tout dis que siéu perdudo
Aro que plus res pòu me veni faire ajudo,
E Bourboun lou vincèire, o pantaiage afrous !
Me vendra ramenta ço qu'a di Santo-Crous.
Noun, s'es perdu lou cors, l'amo restara puro !
Bourboun retrouvera, liogo d'uno parjuro,
Un cadabre seren mourgant sa majesta.
Paire, dins toun país e luen poudra canta
Toun brave pople : « Tout es perdu, l'ounour foro. »
Amoundaut alestisse, o maire, ma demoro,
Te vau trouva.

(Rabaio lou pognard qu'es au caire de Generous.)

Qu'es dous, après tant de turtau,
De s'ana repausa dins lou som eternau !

Généreux !

(Elle se relève.)

Mort, hélas !... Désormais seule au monde au milieu d'un camp barbare. Tout est perdu, tout va périr, la ville doit s'envelopper dans le deuil. Mon père a succombé ; Roman, Roman où est-il ? Celui qui m'aimait est tombé... Le sang va pleuvoir pour abreuver nos terres et le feu va brûler ce qui reste d'espérance !

(Elle se recueille.)

O mon père, partir ainsi sans avoir accompli jusqu'au bout ton sublime devoir !... Pauvre enfant, n'avoir plus d'images dans ton âme à vénérer ; plus rien ; que toute flamme s'éteigne... De mère, point et plus de père, et de bien-aimé, plus... pas même un berceau pour y rêver dans la splendeur ceux qui sont partis ! Tout dit que je suis perdue maintenant que nul ne peut venir à mon aide, et Bourbon le vainqueur, ô cauchemar affreux ! viendra me rappeler ce qu'a dit Santa-Cruz. Non, si le corps est perdu, l'âme restera pure ! Bourbon retrouvera, au lieu d'une parjure, un cadavre serein morguant sa majesté. Père, dans ton pays, et au loin, ton brave peuple pourra chanter : « Tout est perdu, fors l'honneur. » Là-haut, ô ma mère, prépare ma demeure, je vais te retrouver.

(Elle ramasse le poignard qui est près de Généreux.)

Qu'il est doux, après tant de heurts, d'aller se reposer

Coume l'on dèu dourmi galoi, l'obro coumplido...

(Se viro vers Generous.)

E la brèssò à cousta d'uno brèssò escarrido !
O Generous, un jour, partiés pèr lou coumbat,
Demandavo un espèr toun cor pèr pas toumba,
Ete diguère alor, ami : « L'ouro darriero
Noun pòu nous atrouva separa, mi proïero
De vèspre e de matin lou demandon à Diéu ! »
Oh ! coume es arriba ço qu'un jour te disiéu !...
Ami, porge ta man à ta nòvio qu'avanso,
Vejaqui lou moumen desira di fianço,
Ah ! coume vai dura nosto premiero niue !...
Bourboun, te veirai plus, car vau barra lis iue !...

(Se pougardo.)

S'entènd de cop de canoun e de brut d'armo que se tuerton. — Autant-lèu la scèno se ramplis de mounde : sòudard, pople, gendarmo, etc. Pièi intro à-de-rèng : lou marescau de Chabano, lou duque de Carce, Rouman Rouncivau. — Dous sòudard se percepiton sus Jano pèr la sousteni. — Durant aquesto scèno l'ourquèstro dis en sourdino l'èr dèu « *Bouen sèr* »).

SCÈNO IX

JANO, ROUNCIVAU, ROUMAN, LOU MARESCAU DE CHABANO
LOU DUQUE DE CARCE, SÓUDARD, POPLÈ, GENDARMO, ETC.

LOU MARESCAU

Vitòri ! vivo Diéu !

LOU DUQUE

Vivo lou rèi ! Vitòri !

ROUMAN

Fugisse l'espagnòu davans lou pople fiòri !

dans l'éternel sommeil ! Comme l'on doit dormir joyeux, l'œuvre accomplie. . .

(Elle se tourne vers Généreux.)

et le berceau à côté d'un berceau chéri !

O Généreux, un jour, tu partais pour combattre, pour ne pas tomber ton cœur demandait un espoir, et je te dis alors, ami : « L'heure dernière ne peut nous trouver séparés, mes prières soir et matin le demandent à Dieu ! » Oh ! comme s'est réalisé ce que je te disais un jour ! Ami, offre ta main à ta fiancée qui s'avance, voici des noces le moment désiré, ah ! qu'elle va durer notre première nuit ! . . . Bourbon, je ne te verrai plus, car je vais fermer les yeux !

(Elle se poignarde.)

(On entend des coups de canon et des bruits d'armes s'entrecroisant. — Aussitôt la scène se remplit de monde : soldats, peuple, gendarmes, etc. Puis entrent successivement : le maréchal de Chabannes, le duc de Carces, Roman et Roncival. — Deux soldats se précipitent sur Jeanne pour la soutenir. — Durant cette scène l'orchestre dit en sourdine l'air du « *Bonsoir* » (1).

SCÈNE IX

JEANNE, RONCIVAL, ROMAN, LE MARÉCHAL DE CHABANNES, LE DUC DE CARCES, SOLDATS, PEUPLE, GENDARMES, ETC,

LE MARÉCHAL

Victoire ! Vive Dieu !

LE DUC

Vive le roi ! Victoire !

ROMAN

Que l'espagnol fuie devant le peuple triomphant .

(1) Voir aux notes.

ROUNCIVAU

Jano, venèn durbi ti cadeno!

(Jano, ajudado di sòudard, s'es avansado de Rouncivau e toumbo dins si bras.)

Oh! moun sang,
Quand sian vitourious, coulo dins aquéu camp!

JANO

Moun paire, noun poudrès embriga mi cadeno:
Me riblon au trespas, mai lou sang de mi veno
Rènd la vido au país. More en vous benissènt.
L'ènnemi, de ma mort, o paire, es inoucènt;
Noun es éu qu'au jour d'uei fai coula d'aquest caire
Voste sang, e sias bèn sus tóuti triounflaire...
Dins l'alegrío avès jamai vist espira?
Ai sauva la patrio... Oh! quau lou coumprendra!

(Sa tèstó toumbo sus l'espalo de Rouncivau que sarro sa fihò dins si bras. —
Lou ridèu s'abeisso sus un grand mouvemen dis espagnòu coussegui pèr li
gendarmo dòu duque de Carce.)

FIN

RONCIVAL

Jeanne, nous venons briser tes chaînes !

(Jeanne, aidée par les soldats, s'est avancée de Roncival et tombe dans ses bras.)

Oh ! mon sang, quand nous sommes victorieux, coule dans ce camp !

JEANNE

Mon père, vous ne pourrez pas briser mes chaînes : elles me rivent au trépas, mais le sang de mes veines rend la vie au pays. Je meurs en vous bénissant. De ma mort l'ennemi, ô père, est innocent ; ce n'est pas lui qui aujourd'hui fait couler votre sang de ce côté, et vous êtes bien sur tous vainqueurs... Dans l'allégresse avez-vous jamais vu expirer ?... J'ai sauvé la patrie.. Oh ! qui le comprendra ! (1)

(Sa tête tombe sur l'épaule de Roncival qui serre sa fille dans ses bras. — Le rideau tombe sur un grand mouvement des espagnols poursuivis par les gendarmes du duc de Carces.)

(1) Voir aux notes.

FIN

NOTES

ACTE PREMIER

SCÈNE IV

GENEROUS : Sabes, is enfantoun dison lis evangéli...

(Tu sais, aux petits enfants on dit les évangiles...)

« Prières spéciales que nos mères font dire à la messe par le prêtre, qui impose l'étole sur la tête de leurs enfants pour les préserver de quelque danger imminent. Ces *évangiles*, selon les tendres mères, ne peuvent manquer de porter bonheur. Aussi dit-on plaisamment à quelqu'un que le guignon poursuit sans trêve : « *Ah! vai ti fa dire leis avangilo.* »

Victor GELU. *Chansons provençales.*

SCÈNE VI

ROUNCIVAU : Fihò di Fouceien, Marsiho, rên t'esgalo,
Sorre de Roumo e de Cartago la rivalo, etc.

*(Fille des Phocéens, Marseille, tu es sans pareille,
Sœur de Rome et rivale de Carthage...)*

L'auteur a voulu rappeler dans ces vers, la plaque qui ornait autrefois la porte de l'Hôtel-de-Ville de Marseille et qui disait ceci :

MASSILIA
PROCENTIUM FILIA.
ROMÆ SOROR, CARTHAGINIS TERROR,
ATHENARUM ÆMULA,
ALTRIX DISCIPLINARUM,
GALLORUM AGROS MORES ANIMOS,
NOVO CULTU ORNAVIT
ILLUSTRAT QUAM SOLA FIDES
MUROS QUOS VIX CÆSARI CESSERAT,
CONTRA CAROLUM V
MELIORI OMINE TUETUR,
OMNIUM FERÈ GENTIUM
COMMERCIIS PATENS,
EUROPAM QUAM MODO TERRUERAT,
MODO DOCUERAT
ALERE ET DITARE GAUDET.
AN, M.DCC.XXVI. REG. LUD. XV.

Cette plaque, en marbre de Carrare, se trouve aujourd'hui au musée archéologique du Château Borély.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I^{re}

2^d JOUVÈNT : . . . Coume ! aquéu Fiéu-de-férri
Eici vendrié pausa 'n Manjo-enclume . . .

*(Eh quoi ! ce Fil-de-fer viendrait poser
ici en Mange-enclume . . .)*

C'est-à-dire : Ce pygmée viendrait faire ici son titan. Ce qui ajoute à l'énergie de l'expression dans le peuple marseillais c'est le pittoresque. *Fil-de-fer, Mange-enclume, Tout-de-nerf* existent : ces noms ont été recueillis sur nos quais où ils dépeignent le chétif, Hercule,

l'invulnérable, etc., mais de tout temps les marseillais ont eu de ces qualificatifs, et *Gargantua* écrit par un Rabelais local se fût appelé *Gavano* (qui se gave, qui se bourre.)

Nous avons entendu à Paris et lu dans Zola l'expression : « Je vas te démolir, numérote tes os ! » Une vraie colère qui éclate véritablement ne fait pas de phrase. Cette expression est très drôle, mais elle n'est point énergique. Un de nos portefaix entendant Gavroche prendre ainsi l'offensive, répliquerait tout simplement : « *Eh ! bèn, iéu t'amouéssi !* » (Eh ! bien, moi, je t'éteins !)

Le sang et l'esprit du Nord et du Midi sont bien dans ces deux expressions.

MÊME SCÈNE

GENEROUS : Moun rèire à si pèd
Veguè la coupo que di conse reçaupè....

*(Mon aïeul à ses pieds vit la coupe qu'il
reçut des consuls.)*

« Le jeu de l'arbalète faisait fureur à Marseille vers le commencement du XV^e siècle. En 1431, les consuls, pour stimuler la jeunesse à ce noble amusement, décidèrent d'offrir à celui qui y montrerait le plus d'adresse, une coupe d'argent de six onces, du prix de *trois florins et trois gros*.

Au XVI^e siècle, la compagnie de l'arbalète échangea cette arme contre l'arquebuse. La montre ou parade des arquebusiers avait lieu sur la place Neuve qui fut toujours, avant l'agrandissement de la ville de 1666, et même longtemps après, le lieu constamment choisi par la municipalité pour les réjouissances publiques. La compagnie de l'arquebuse élisait annuellement un roi. A un jour marqué de l'année, on tirait le papagay, sorte de représentation en bois d'un perroquet, oiseau auquel on donnait alors le nom populaire de papagay, signifiant, d'après plusieurs étymologistes, père gai ou bavard. Le membre de la compagnie qui avait l'adresse d'abattre cet oiseau était nommé roi, et son mandat lui était renouvelé l'année suivante, s'il remportait encore le prix. »

(J. MATHIEU, *Marseille, Statistique et Histoire.*)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I^{re}

LOU MARQUÉS : ... Aro fasès sauva la Rouncivalo,

(Maintenant faites sauver la Rouncivale.)

Dans le Midi la fille porte indifféremment le nom patronymique féminisé. C'est ainsi que dans nos campagnes on entend appeler *Giraud* (de Giraud), *Camouino* (de Camoin), etc. Un des plus beaux sonnets de notre maître Aubanel a pour titre et pour sujet : *Béumouno*, du nom du père : Béumoun.

SCÈNE IX

Durant cette scène l'orchestre dit en sourdine l'air du « BONSOIR. »

Quel est le marseillais qui dans nos *trins*, comme dans les sérénades d'antan, n'a pas entendu jouer cet air par les *tambourinaires*? Eh! bien, cet air magistral et doux : « *Diéu vous doune lou bouen souer...* » appelé aussi, nous ne savons trop pourquoi, « la Furstenberg, » est un air national marseillais. Il fut entendu pour la première fois dans notre cité, au moment où les troupes espagnoles et allemandes du connétable de Bourbon, mises en déroute, recevaient une dernière canonnade comme suprême « bonsoir ». Cet air pourrait bien tirer son nom de cet épisode, tandis que les impériaux, pour une raison quelconque, lui donnèrent le nom d'une contrée d'Allemagne. (Voir la *Clé du Caveau*, la *Statistique des Bouches-du-Rhône* et *Lou Tambourin*, pages 264-265.)

MÊME SCÈNE

JANO : Ai sauva la patrio... Oh! quau lou coumprendra!

(J'ai sauvé la patrie... Oh! qui le comprendra!)

Hélas ! depuis trois siècles on ne l'a pas compris. Mais le lecteur a compris que Jeanne résume dans cette œuvre modeste, les sœurs, les filles, les amantes qui, pendant ce terrible siège, tombèrent courageusement aux côtés des frères, des pères et des fiancés, en faisant triompher Marseille par leur secours inattendu.

Notre cité a pourtant un monument triomphal à la porte même de ce lieu mémorable où coula tant de sang pur et généreux. Mais on préfère, selon que le vent tourne, le dédier à Louis-Philippe, à Napoléon, à la République à titre de *reconnaissance*. Et tour-à-tour ce monument rappelle à *Marseille reconnaissante* la trahison, l'incapacité ou le fratricide.

Nos braves amazones du XVI^e siècle défendirent la liberté contre l'envahissement de l'étranger. Tant pis pour elles ! Il est vrai que le traître Libertat qui assassina plus tard la liberté avec Cazaulx, a joui jusqu'en ces derniers temps d'une statue à l'Hôtel-de-Ville et que l'on pourra voir bientôt au palais Longchamp. Tant pis pour nous !



LIBRAIRIE LAFFITTE

1, rue Paradis et boulevard du Musée, 1

VIENT DE PARAÎTRE

LA CALANCO. RESSOUEN II. — Un bèn vouluume de 290 pajo (pèr MM. Astruc, Aubanel, Chailan, Delille, etc.) em 'un retra de Mistral e louço dessin pèr MM. Letz, Rave, etc. Près 3 fr. 50

LOU GANGUI. Contes, anecdotes e facètos, en vers provençaux, pèr **FOURTUNAT CHAILAN.**
3^e Edicièn, **grand in-4^o,** em' uno prefaci de **FREDERI MISTRAL,** ilustra d'encadramen varia dessina pèr **J. RAVE.**
Près 30 fr.
(Rèsto quànqueis eisemplari dou tiragi sus papiè d'Oulando à 50 fr.)

CHICHOIS. La Police correctionnelle, contes, èpaves, piéces inédites par **G. BENEDIT.**
Dous vouluume pichoun **in-8^o,** eme lei retra de Benedit, Mery e Barthelemy, e fouço gravaduro sus boues.
Près 12 fr.
(Edicièn publicado pèr lou **Cèucle Artisti**.)

POÉSIES PROVENÇALES de **VICTOR GELU.**
Un vouluume **in-12.** Près 3 fr.
(Rèsto quànqueis eisemplari sus grand papiè countenant lei passègi supreni pèr la censuro.) Près 25 fr.

LA CALANCO. RESSOUEN I. Aquel oubraji estènt qu'asi acaba, lou près dei darriès eisemplari es pourta à 3 fr.
(Espedicièn **FRANCO** contra mandal-posto.)